

**Marguerite Gonon**

**(1914-1996)**

---

Ce cahier en hommage à Marguerite Gonon est publié par *Village de Forez* et O.P.U.S. (Organisme Pour la Publication de Travaux d'intérêt scientifique)

C'est un supplément de *Village de Forez* n° 69-70 d'avril 1997.

*Village de Forez*, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols, André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat

Dépôt légal : 2<sup>ème</sup> trimestre 1997.

Impression :

**Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire,  
Saint-Etienne.**

## *Pour Marguerite Gonon*

Village de Forez et O.P.U.S. (Organisme Pour la Publication de Travaux d'intérêt scientifique) se sont associés pour publier cet hommage à Marguerite Gonon. Ce volume rassemble des témoignages et des études qui évoquent les différents aspects de sa vie et de son oeuvre : l'historienne, la linguiste, la Résistante, la conférencière et la conteuse, celle qui savait aider les jeunes chercheurs, découvrir et encourager les vocations...

On trouvera aussi la bibliographie des ouvrages et des articles de Marguerite Gonon. La liste est impressionnante. Elle nous rappelle que l'historienne croyait à la nécessité du partage des connaissances avec tous : elle a publié dans des revues prestigieuses et aussi dans de petits bulletins d'histoire locale. Cela lui avait valu la reconnaissance de ses pairs et l'affection des gens qui aiment leur histoire parce qu'ils sont enracinés dans un terroir.

Marguerite Gonon eût-elle aimé que l'on parlât d'elle ? Ce n'est pas sûr. Elle avait la pudeur de ses sentiments. L'ironie avec laquelle elle parlait d'elle et des souffrances qui ont marqué ses dernières années était le signe de cette pudeur et aussi la marque de son stoïcisme. C'était une forme de son courage.

Mais nous avons vis-à-vis de Marguerite Gonon un devoir de mémoire, d'amitié et de reconnaissance. Puissent ces textes servir plus tard de matériaux pour l'Histoire et pour la biographie de Marguerite Gonon qui sera écrite un jour, avec il faut l'espérer, le souci de l'exactitude et du document qui la caractérisaient et aussi la verve qui était celle de l'historienne de Poncins.

*Claude Latta*

*Robert Périchon*

## A MARGUERITE GONON EN HOMMAGE...

En hommage... elle en aurait ri !

Notre première idée, avec quelques amis, avait été de lui offrir, effectivement, en hommage, un volume d'études d'histoire, d'ethnologie, d'archéologie ; mais cela ne s'est point fait. En revanche, dans le cadre de cette publication<sup>1</sup> il nous a semblé possible de réunir quelques souvenirs personnels la concernant, sous forme d'histoires, pour elle, qui savait si bien nous en conter.

Ces quelques souvenirs ne sont effectivement que des détails mais ils reflètent les traits d'un caractère complexe, généreux mais ferme, toujours enthousiaste ; le propos était encourageant.

La Diana<sup>2</sup> m'avait permis de rencontrer Marguerite Gonon et surtout d'apprécier son verbe rigoureux, coloré, précis. Lors d'une assemblée trimestrielle de cette société savante, elle était accompagnée d'un garçon relativement jeune, originaire de Feurs, un peu surpris d'être là, et qu'elle avait présenté comme étant susceptible de devenir archéologue. Ce jeune homme devait expliquer une découverte archéologique récente et, si mon souvenir est exact, faire comprendre le rôle possible des jeunes dans les recherches à venir. Le jeune en question devait effectivement "bien marcher" : quelques années plus tard il effectuait un recensement de toutes les collections archéologiques particulières de Feurs dans lesquelles se rencontraient des céramiques peintes gallo-romaines. Le travail était d'importance et nécessitait une publication en deux parties dans le bulletin de La Diana<sup>3</sup>. Le même, encore un peu plus tard, devait publier, en collaboration avec le signataire de ces lignes, les "notes de fouilles de Vincent Durand et de Chaverondier" se rapportant à l'oppidum gaulois du Crêt-Châtelard<sup>4</sup>. Il devait soutenir une maîtrise d'Histoire à l'Université de Lyon III<sup>5</sup>. Il est depuis professeur d'histoire et de géographie c'est Patrick Peronnet. Marguerite avait vu juste<sup>6</sup>.

Il y a quelques années déjà, une association destinée surtout à rendre service en publiant quelques travaux utiles d'étudiants et d'amateurs voyait le jour sous le nom d'Opus. Les travaux publiés - et ils sont désormais nombreux - n'intéressaient pas libraires ou éditeurs en raison des faibles quantités de "tirages" nécessaires. Argent et bénéfice obligent. Mais il était tout de même important de diffuser ces travaux ; ils représentaient souvent une somme considérable de recherches pouvant être utiles à d'autres chercheurs. Lors des toutes premières publications, il fut fait appel à Marguerite Gonon qui d'emblée comprit notre démarche, devint membre de notre comité de patronage et nous fit allouer par la Fondation dont elle avait la charge une importante subvention.

En 1963, avec Mlle Eliane Viillard<sup>7</sup>, elle me sollicitait pour présenter dans le cadre du Congrès des Sociétés Savantes qui, cette année, se tenait à Saint-Etienne, une exposition sur l'archéologie du

<sup>1</sup> *Village de Forez* et *OPUS* (Organisation pour la Publication de Travaux d'Intérêt Scientifique).

<sup>2</sup> Tous les lecteurs de *Village de Forez* connaissent la Diana, société d'histoire et d'archéologie, plus que centenaire, et conservatoire de la mémoire forézienne.

<sup>3</sup> Peronnet P., *La céramique peinte gallo-romaine de Feurs*, Bulletin de la Diana, XLIX, 1985, p. 79 à 115.

<sup>4</sup> Périchon R., Peronnet P., *Vincent Durand, archéologie et recherche au XIX<sup>e</sup> siècle* (les fouilles du Crêt-Châtelard), 1872-1895, C.E.F., Université de Saint-Etienne, 1984.

<sup>5</sup> Peronnet P., *L'oppidum de Joœuvre* (Loire), de l'Age du Fer, au Bas-Empire, OPUS, Saint-Etienne, 1987, 157 p.

<sup>6</sup> Pas tout à fait cependant car on prétend que depuis il a délaissé quelque peu l'archéologie pour la musique !

<sup>7</sup> Conservateur des Archives départementales.



département. C'est La Diana qui devait prêter l'essentiel des objets présentés. Il fallait faire vite, très vite ; le président stéphanois de ce Congrès, homme de liquidation des houillères entre autres, était pressé, très pressé et beaucoup plus que nécessaire. Marguerite était là, fort heureusement, elle intervint. Son entrain et sa bonne humeur réglèrent bien des problèmes ; elle se chargeait elle-même de la présentation de documents d'histoire et tout fut au point largement à temps.

Marguerite Gonon n'était pas archéologue, mais elle éprouvait beaucoup d'intérêt pour les découvertes que les uns et les autres lui rapportaient, oralement, ou en lui montrant les objets découverts. Elle nous recevait dans sa maison de Poncins, toujours ouverte. Elle nous écoutait, attentive à nos préoccupations, sans complaisance, mais toujours avec un mot amical. Et surtout elle se désespérait avec nous de voir disparaître le patrimoine archéologique de la région et tout particulièrement celui de Feurs. Elle consacra beaucoup de temps à la Société des Amis du Musée<sup>8</sup>. Elle savait prodiguer des encouragements à tous les chercheurs, s'intéressait à nos travaux et critiquait à l'occasion ce qui n'apparaissait pas clairement dans le propos ou dans le texte.

Sa spécialité, le Moyen Age et les chartes. D'autres que nous en parleront... Mais ce qui nous surprenait parfois, c'était ses divergeances avec Etienne Fournial, médiéviste de renom<sup>9</sup>. Il existait, entre eux deux, plusieurs décennies d'amitié, mais leur point de vue divergeait souvent - parfois pour des problèmes de peu d'importance - ce qui provoquait des crises qui nous valaient les confidences acides de l'un à propos de l'autre, sans jamais pourtant que ne soient tranchés leurs liens de profonde affection.

Personnellement, j'ai eu l'occasion de contribuer à la mise en place du Musée Forézien d'Ambierle, au tout début de son installation par Alice Taverne (1947), un peu avant que notre ami Robert Boullier ne prenne le relais<sup>10</sup>. J'ai toujours été tenté de rapprocher, dans mon esprit, ces deux femmes de caractère qu'étaient Marguerite Gonon et Alice Taverne. Elles se connaissaient à peine je crois et leurs différences étaient fondamentales. Et pourtant, toutes deux ont recueilli et mis en valeur des éléments essentiels du passé forézien. Pour Marguerite, c'était, indépendamment des chartes et des textes, le folklore, les traditions, les coutumes et pour Alice les éléments matériels ou symboliques correspondant aux usages anciens, sans qu'elle néglige pour autant la tradition orale. Si Marguerite voyageait beaucoup, donnait des conférences, publiait nombre de travaux, Alice, en revanche, s'était recluse dans son musée pour n'en plus jamais sortir, ne publiait pas, mais accumulait quantité de notes... Elle accueillait ses visiteurs avec enthousiasme et savait également faire profiter les autres de son savoir.

Leurs idées étaient fort différentes, l'une était chrétienne, l'autre agnostique, mais leur contribution à nos connaissances et à l'Histoire représente une pierre monumentale de l'édifice.

Sous le surnom de Christine, Marguerite Gonon avait participé activement, en collaboration avec le Comte de Neufbourg, aux débuts de la Résistance en Forez, après la débâcle de 1940. Elle a maintes fois rappelé son rôle, encore récemment dans une série télévisée<sup>11</sup>. Son énergie lui a servi, ses relations également ; il semble cependant qu'elle n'ait jamais dévoilé tous les aspects de ses activités pendant la guerre, en particulier son rôle exact à la fin de l'occupation allemande.

Certains ont voulu contester la véracité de ses dires ; leurs arguments étaient, semble-t-il, fragiles. Ils ne furent jamais, à notre connaissance, publiés.

Elle avait souvent "la dent dure", y compris pour ses amis. Et j'ai le souvenir qu'à l'occasion d'un voyage d'étude en Afrique du Nord, chez les potiers de Jerba, en compagnie de mon ami Daniel Pouget<sup>12</sup>, lorsqu'elle apprit notre départ ensemble, elle se répandit en commentaires lyriques sur les éventuelles fredaines qu'elle supposait nous voir accomplir... Las, si elle avait su ; ce fut l'une des expéditions les plus

---

<sup>8</sup> Le musée d'Assier, à Feurs.

<sup>9</sup> Ancien doyen de la faculté des lettres de Saint-Etienne.

<sup>10</sup> Conservateur actuel du musée Alice-Taverne.

<sup>11</sup> FR3, octobre 1996.

<sup>12</sup> Conservateur des musées du Forez.

éprouvantes - les conditions climatiques en étant la cause - qu'il nous fut donné d'accomplir. Nous le lui fîmes savoir.

Marguerite savait être drôle et les auditeurs de ses conférences en conservent de merveilleux souvenirs. Un jour, en verve et au téléphone, elle se remémora soudain une histoire à propos de médecine ; elle devait la raconter plusieurs fois par la suite : "Une brave femme des environs de Poncins possédait de nombreux enfants et, consultant une nouvelle fois l'homme de l'art, elle apprit qu'elle était encore enceinte. Le médecin l'encouragea... Et lui dit qu'en cas de problème elle n'avait qu'à l'appeler au téléphone. A quelque temps de là, notre médecin reçoit effectivement un appel de la dame : Ah docteur.... je viens de faire une fausse couche. Bien dit le docteur, mais qu'est-ce qui vous fait dire que vous avez fait une fausse couche ? Oh bien sûr que j'y sais, répond la dame, j'ai vu passer le "fétiche".

Marguerite aimait profondément les gens de la campagne au milieu desquels elle vivait. Ses motivations étaient nombreuses : simplicité, franchise, courage, conservatisme. Leur foi. Elle connaissait leurs soucis, leurs problèmes, leurs souffrances aussi. Elle compatissait et savait venir en aide si besoin était, tout en observant d'un oeil malicieux et amusé leurs nombreux travers qu'elle nous restituait sans vergogne.

La dernière lettre que j'ai reçue de Marguerite exprimait un souhait. Elle me demandait d'accueillir un radiesthésiste. Effectivement, l'homme au pendule m'écrit pour m'affirmer d'étonnantes découvertes archéologiques concernant notre région ! A l'évidence fantaisistes. Je répondis en conséquence au devin. Et lors d'une dernière rencontre avec Marguerite, je lui expliquais l'affaire. Elle en rit. Et ne sembla pas me tenir rigueur de mon scepticisme.

Depuis un certain nombre d'années une terrible maladie la rongait, qu'elle supportait avec stoïcisme. Quand elle en parlait, c'était soit avec désinvolture, soit pour se moquer de son handicap. Et, malgré la souffrance, elle était toujours disposée à venir ici et là parler des choses qui lui tenaient à cœur.

Elle était ingénieur au C.N.R.S. et, malgré son travail qui la retenait dans sa petite province, ses vues dépassaient largement les montagnes voisines. Loin, plus loin. Elle avait une façon à elle d'envisager les grands problèmes de ce monde dont elle aimait à converser entre amis ; elle prenait plaisir à évoquer plutôt les petites gens que les grands seigneurs. Son sens de l'Histoire était surprenant. Si, à l'occasion de ses recherches, elle s'apitoyait sur les conditions de la paysannerie d'Ancien Régime, elle n'en comprenait pas moins les vicissitudes du temps présent.

Si nous avons retenu d'elle quelques grandes pages d'histoire forézienne, elle nous a donné en même temps une bien grande leçon de probité, d'enthousiasme et de courage.

**Robert PERICHON**

*(Octobre 1996)*

Mes remerciements vont à Mlle **Angélique Ravel** dont l'aide a été essentielle quant à la préparation de ces quelques lignes et à Mlle Muriel Jacquemont qui a bien voulu les corriger.

## MARGUERITE GONON (1914 – 1996)

Le 16 mai 1996, les informations régionales de France 3 annonçaient la mort de Marguerite Gonon. Que cette nouvelle soit donnée par la télévision prenait un sens symbolique : ce sont en effet les émissions de télévision auxquelles Marguerite Gonon avait participé, sur l'histoire du Forez et sur la Résistance, qui lui avaient donné la célébrité nationale. Elle était ainsi devenue un personnage du monde des médias : elle avait d'extraordinaires talents de conteuse et aimait communiquer aux autres son savoir. La "télé", théâtre à sa mesure, lui avait permis de faire mieux connaître l'histoire de sa province et aussi de rendre hommage à ses compagnons de Résistance en racontant leur histoire commune. Mais le Forez, qui était sa terre, et l'histoire, qui était son métier, avaient déjà reconnu depuis longtemps son travail et son courage.

Née à Saint-Etienne en 1914, Marguerite Gonon était la fille d'un instituteur, l'un de ces "hussards de la République", patriotes et républicains, dont a parlé Péguy. Son père, Joanny Gonon était instituteur à la Ricamarie en 1907 lorsqu'il épousa, à Poncins, Marguerite Péronnet. Les Gonon étaient des chapeliers de Chazelles-sur-Lyon. Les Péronnet étaient, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, meuniers et cultivateurs à Poncins : "le plus beau village du monde", disait Marguerite Gonon. C'est à Poncins qu'elle passa son enfance : quelques semaines après sa naissance, son père fut mobilisé et sa mère vint s'installer, pendant la guerre, dans son village natal. Marguerite Gonon apprit tout naturellement le "patois" forézien. Elle l'a raconté dans un article peu connu de la Revue Française d'Ethnographie :

*J'ai toujours vécu à Poncins, sauf les années d'études. Au temps de ma lointaine enfance (je suis née en 1914), j'ai appris le français et le patois, car il était difficile de polissonner avec les drôles de mon âge autrement qu'en patois : grâce au ciel, mes parents n'étaient pas assez fonctionnaires pour bannir ces naïvetés villageoises. Par ma mère, par mes grands-parents meuniers<sup>13</sup>, par de vieux témoins nés aux environs de 1850, j'ai connu le patois des générations qui m'ont précédée.<sup>14</sup>*

Toute sa vie en fut orientée : Marguerite Gonon fut l'historienne de la langue franco-provençale parlée en Forez et de la société médiévale que les textes du XIV<sup>e</sup> siècle nous permettent de connaître.

### NAISSANCE D'UNE HISTORIENNE

Marguerite Gonon fut successivement élève à l'école publique de Poncins et à l'Ecole Primaire Supérieure de Saint-Chamond - son père avait été nommé directeur de l'école d'Izieu. Puis elle réussit le

<sup>13</sup> Louis Péronnet (1851-1913), meunier à Morant, commune de Poncins et son épouse Christine Mignard (1856-1932), originaire de Croizet-sur-Gand et de Saint-Cyr-de-Valorges. Sources : Etat civil de Poncins et inscriptions funéraires (cimetière de Poncins).

<sup>14</sup> Gonon (Marguerite) : *Etat d'un parler franco-provençal dans un village forézien en 1974*, Revue Française d'Ethnographie, 1974, tiré à part, Bibliothèque de la Diana, p. 271-286.

concours d'entrée à l'École Normale de filles de Saint-Etienne (promotion 1930-1933) où son professeur d'histoire<sup>15</sup> lui donna le goût de "chercher", "ce qui - écrit-elle en 1967 - a été et reste une grande chose dans ma vie"<sup>16</sup>. Puis elle fut institutrice à Arthun, où elle rencontra le comte de Neufbourg qui lui communiqua sa passion de l'histoire du Moyen Age et la fit entrer à la Diana (1938). Devenue membre de l'équipe des Chartes du Forez, elle abandonna l'enseignement pour se consacrer à son nouveau travail ; elle apprit le latin "avec enthousiasme" pour pouvoir lire les textes du Moyen Age. En 1945, ayant déjà à son actif plusieurs publications, elle entra au Centre National de la Recherche Scientifique (C.N.R.S.) qui venait d'être créé et entama, avec Charles-Edmond Perrin, professeur à la Sorbonne, une thèse sur "la vie familiale en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments foréziens". Au terme du cursus que l'Université impose à ses étudiants, elle devint docteur ès lettres et ingénieur au C.N.R.S., intégrée dans l'équipe de l'Institut d'Histoire et de Recherche des Textes (I.H.R.T.). Dans cette institution, elle fut la première femme à être nommée et la première aussi à l'être en province - elle voulait rester à Poncins - pour étudier l'histoire et la langue du Forez médiéval.

En histoire, Marguerite Gonon fut de l'"école des Annales" : Marc Bloch - auquel elle a souvent rendu hommage - et Lucien Febvre avaient fondé en 1929 la revue des "Annales" qui donna son nom à l'école historique autour de laquelle se regroupèrent des chercheurs appartenant à plusieurs disciplines : dès les années 1930, Neufbourg avait publié un article dans la revue de Marc Bloch<sup>17</sup>.

Pour les historiens des "Annales" l'histoire n'est pas seulement celle des grands de ce monde, elle n'est pas celle des "Importants", mais l'histoire des gens du peuple et des jours ordinaires. Et elle se fait avec des documents, inédits et insoupçonnables. Et il faut avoir vu tous ceux qui sont disponibles : "ne pas utiliser quinze textes soigneusement choisis pour appuyer une thèse : mais se servir de tous les textes, y compris ceux qui ne cadrent pas avec votre idée préconçue"<sup>18</sup>.

## LES TESTAMENTS FOREZIENS DU XIV<sup>e</sup> SIECLE

Plusieurs études sur les testaments foréziens au XIV<sup>e</sup> siècle ont assuré la réputation de Marguerite Gonon. Le matériau de base de ses travaux d'historienne a été constitué par les 6 500 testaments conservés aux archives de la Loire pour la période 1305-1316 - le fonds le plus riche de France - auxquels il faut ajouter 5 000 testaments lyonnais. Ainsi, les hommes et les femmes du Forez qui vivaient aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles devinrent-ils pour l'historienne de Poncins les plus importants du monde. Elle apprit à lire et à interpréter ces documents écrits en latin et en franco-provençal<sup>19</sup>. Ils sont l'une de nos sources essentielles pour l'étude et la connaissance de la langue et de la société en Forez à cette époque.

- La langue forézienne. Marguerite Gonon aimait ce "patois" forézien qui participe des trois langues romanes : le franco-provençal des monts du Lyonnais et de la plaine du Forez, l'occitan du nord de la région de Saint-Bonnet-le-Château et la langue d'oïl de la région de Roanne. Elle l'avait appris à Poncins et le parlait dans son village ; elle l'avait étudié, sous l'autorité de Mgr Gardette, à l'Institut de linguistique romane de Lyon, qui publia certains de ses ouvrages.
- La société forézienne. Elle connaissait et comprenait de l'intérieur les paysans de son village et de sa région ; elle étudia la vie quotidienne et les mentalités de leurs ancêtres au XIV<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>15</sup> A l'École Normale de Filles de Saint-Etienne, Marguerite Gonon eut comme professeurs d'histoire Mme Védrine et Mme Genêt (Renseignement communiqué par Mlle Demare, ancien professeur à l'E.N. et responsable de l'antenne Boën-Saint-Germain-Laval de l'Université pour Tous).

<sup>16</sup> Gonon (Marguerite) : *La leçon des vieux parchemins*, conférence prononcée le 8 novembre 1967, Saint-Etienne, Centre Départemental de Documentation Pédagogique, Annales des conférences, 1967, 8 p. Cf. p. 1.

<sup>17</sup> Neufbourg : *Projet d'une enquête sur la noblesse française*, Annales d'Histoire économique et sociale, tiré à part, s.d. (entre 1932 et 1939), Bibliothèque de la Diana, brochures.

<sup>18</sup> Georges Guichard, cité par Marguerite Gonon : *Les chartes du Forez* in "Le passé forézien", Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1996, p. 108.

<sup>19</sup> Beaucoup de notaires foréziens, aux connaissances latines incertaines, employaient les mots de la langue franco-provençale... en ajoutant des désinences latines !

Ainsi tenait-elle constamment les deux bouts de la chaîne : de la vie, vécue avec ses contemporains, à la connaissance historique de leurs ancêtres...

Quelques apports essentiels des "Testaments foréziens", publiés en 1951, doivent être indiqués : ils remettent en cause la vision souvent simpliste que l'on avait jusque là du Moyen Age. Des travaux de Marguerite Gonon, apparaît un Moyen Age dont la société était bien charpentée et équilibrée par des liens d'homme à homme "puissants" mais "familiers"<sup>20</sup> ; une propriété paysanne plus importante qu'on ne le croyait jusque-là et beaucoup de paysans propriétaires d'"alleux", c'est-à-dire de terres sans seigneurs ; dans les mentalités, une foi profonde et une grande sérénité devant la mort : sujets de controverse, certes, car certains historiens ont une vision plus sombre de la période médiévale. Mais après les travaux du comte de Neufbourg<sup>21</sup> et de Marguerite Gonon, il sera difficile de parler du Moyen Age comme on le faisait auparavant...

D'une façon plus inattendue, son étude des testaments foréziens fut aussi un apport capital dans le domaine de l'histoire du droit : "il était courant d'enseigner que les pays du sud de la Loire étaient des pays de droit écrit, contrairement aux provinces du nord qui étaient des pays de coutume. Une étude attentive de ces testaments permet d'affirmer que le droit testamentaire en Forez était beaucoup plus nuancé, présentant un aspect tout particulier de coutumes à base romaine"<sup>22</sup>. Comme pour la langue, nous retrouvons donc ici ce caractère bien particulier d'un Forez zone frontière où le nord et le sud de la France mêlent leurs influences plus qu'ils ne les opposent...

## LES CHARTES DU FOREZ

Marguerite Gonon fit partie de l'équipe, devenue légendaire, des "Chartes du Forez"<sup>23</sup>. Celle-ci rassembla progressivement à partir de 1928-1930, quelques Foréziens, tous membres de la Diana, qui avaient fait le projet, qui pouvait sembler un peu fou, de publier toutes les chartes de leur province antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, pour les mettre à la disposition des historiens et des amateurs d'histoire. Il y avait là, autour du comte de Neufbourg, gentilhomme campagnard et historien, et de Georges Guichard, mécène et érudit, qui furent à l'origine de cette entreprise, Edouard Perroy, professeur à la Sorbonne, Jean Dufour, qui fut l'auteur du *Dictionnaire topographique du Forez* ; l'abbé Merle, originaire d'Arthun, professeur aux Minimes de Lyon et chargé de dépouiller les actes aux Archives Départementales du Rhône, plus tard, Etienne Fournial, l'un des disciples de Perroy, qui fut professeur à l'Université de Saint-Etienne. La médiéviste Jeanne Viellard, directrice de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes et le latiniste Jean Ernout, professeur à la Sorbonne, apportèrent leur concours et leur appui.

Marguerite Gonon avait été intégrée, elle, dès 1934, à l'équipe des Chartes de Forez, d'abord "choisie pour préparer la documentation des notes et pour la rédaction des tables"<sup>24</sup>. Elle avait aussi une autre "corde à son arc" : elle parlait patois et pouvait donc sans difficulté comprendre les mots de dialecte, voire les phrases et les textes franco-provençaux, car la langue était la même<sup>25</sup>. Puis, ayant fait ses preuves, elle devint membre à part entière de la prestigieuse équipe...

Ce fut une oeuvre de très longue haleine : transcription des textes, rédaction des notes permettant d'expliquer le fonctionnement des institutions foréziennes, de situer les lieux et les familles, d'étudier les métiers et la vie quotidienne elle-même.

---

<sup>20</sup> Gonon, *La leçon des vieux parchemins*, op. cit., p. 7.

<sup>21</sup> Soulgé (pseudonyme du comte de Neufbourg) : *Le régime féodal et la propriété paysanne*, Paris, 1923.

<sup>22</sup> Gonon, *La leçon des vieux parchemins*, op., cit., p. 7.

<sup>23</sup> Marguerite Gonon a raconté cette aventure des Chartes du Forez dans un texte de 1988 qui vient d'être publié : Gonon (Marguerite) : *Les Chartes du Forez*, in Gonon (Marguerite) : *Le passé forézien*, Saint-Etienne, Publications de l'Université, Centre d'Etudes Foréziennes, 1996, p. 105-109.

<sup>24</sup> Gonon, *Les Chartes de Forez*, op. cit., p.108.

<sup>25</sup> Ibid., p. 108.

Travail immense : "Combien d'actes Neufbourg lut-il ? copia-t-il ? Vingt mille au moins"<sup>26</sup>.

Travail fait dans l'exaltation et la joie de la recherche : "Il faut reconnaître que tout ce long, minutieux, patient travail est plein de joies : vivre avec ces hommes et ces femmes, nos grand-pères à dix-huit générations près, n'est pas ennuyeux un seul instant. Car à travers leurs occupations, leurs préoccupations, leurs ruses, leurs naïvetés, leur art de vivre, ils redeviennent si proches qu'ils sont aussi vivants que leurs arrière-petits-enfants d'aujourd'hui."<sup>27</sup>

Les membres foréziens des "Chartes" se rassemblaient souvent à Arthun, dans le château de Beauvoir. Neufbourg y résidait au milieu de ses terres et de ses paysans. Passionné d'agronomie, il introduisit la carpe royale dans ses étangs et, dès 1938, la stabulation libre comme méthode d'élevage de son troupeau.

Le tome XXIV des *Chartes du Forez* fut publié en 1980 : au terme de la longue aventure scientifique engagée presque cinquante ans auparavant par le comte de Neufbourg, toutes les chartes de la province antérieures au XVe siècle avaient été publiées, accompagnées de commentaires, de notes et de tables. Le Forez est ainsi la seule province au monde à avoir publié tous les textes la concernant antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle. Comme Edouard Perroy, Marguerite Gonon pensait qu'il faut d'abord publier les textes pour offrir aux historiens le matériau dont ils ont besoin.

On voit aujourd'hui le service qui a été ainsi rendu aux médiévistes qui, tous, connaissaient son nom. Visitant, il y trois ans, le musée d'Ussel, en Corrèze, je dis à son conservateur, le médiéviste Jean-Loup Lemaître, que j'étais de Montbrison et il me dit aussitôt : "Alors vous êtes du pays de Marguerite Gonon et de la Diana..."

## L'ATLAS LINGUISTIQUE DU LYONNAIS

Marguerite Gonon avait décidément le goût du travail en équipe. Elle participa, en effet, à une autre grande aventure scientifique, celle qui aboutit à la publication de *l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*. Le maître d'oeuvre de cette entreprise fut Mgr Pierre Gardette<sup>28</sup>. Cet élève d'Antoine Duraffour et de Joseph Bédier, fut appelé en 1930 à enseigner à la "Catho" (la Faculté Catholique de Lyon). Il devint rapidement l'un des maîtres de la dialectologie, spécialiste des patois du Lyonnais et du Forez, et conçut le projet d'un Atlas linguistique régional. Elaboré dans le cadre de l'Institut de linguistique romane de Lyon, *l'Atlas* fut entrepris en 1945.

De son côté, Marguerite Gonon avait, de 1935 à 1943, systématiquement recueilli le vocabulaire et mis en fiches le patois de Poncins dont elle publia le *Lexique*<sup>29</sup> en 1947. Elle avait aussi publié, dès 1939, les "Contes foréziens" (*Ious contes de la Mounir*), recueillis dans son village. Elle fut donc tout naturellement intégrée dans l'équipe de l'Atlas Linguistique dont elle a elle-même évoqué les travaux :

"Dès 1945, une vaillante - et joyeuse - équipe se mit à la tâche : il y aurait bien des souvenirs à évoquer de ces enquêtes en Lyonnais, en Beaujolais, dans les Dombes et en bordure de la Bresse, en Forez... Sac au dos et valises bourrées de fiches, nous partions à bicyclette interroger des témoins parfois réticents. La moisson fut magnifique et le résultat est connu : c'est le bel "Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais", en trois volumes, plus un volume de méthodologie et un volume d'explications de cartes"<sup>30</sup>.

---

<sup>26</sup> Ibid., p.107.

<sup>27</sup> Ibid., p. 108-109.

<sup>28</sup> Gonon (Marguerite) : *Monseigneur Gardette*, Bulletin de la Diana, 1974, t. XLIII, n°5, p. 173-175.

<sup>29</sup> Gonon (Marguerite) : *Lexique du parler de Poncins*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1947, XII-238 p., ill., 2 cartes. Cf. préface, p. IX-X.

<sup>30</sup> Gonon, *Mgr Gardette*, op. cit., p.174.

Outre les enquêtes collectives, les six auteurs<sup>31</sup> s'étaient partagé le travail : Marguerite Gonon enquêta, en 1946 et 1947, dans plusieurs communes du Forez : Sury-le-Comtal, Poncins, Arthun, Jas, Saint-Marcel-d'Urfé, Saint-Jodard et Saint-Maurice-sur-Loire. Les résultats de ces recherches, à la fois linguistiques et ethnologiques, prirent place dans les 1 320 cartes qui furent publiées. On observe ainsi les différences de vocabulaire et de prononciation d'un village à l'autre, d'une région à l'autre : ce qui est particulièrement intéressant dans une région frontière comme le Forez. L'*Atlas* fit rapidement autorité et connut une seconde édition, publiée par le C.N.R.S. après 1967.

## L'ŒUVRE D'UNE HISTORIENNE

Marguerite Gonon ne publia pas seulement des documents. De la longue, patiente et parfois ingrate, fréquentation des textes, naquirent quelques grands livres qui s'adressent à la fois aux historiens et aux linguistes : *Lexique du parler de Poncins* (1947), *Testaments foréziens, 1305-1316* (1951), *Essai d'un glossaire forézien d'après les testaments foréziens du XIII<sup>e</sup> siècle* (1956), *La vie familiale en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle et son vocabulaire d'après les testaments* (1961), *Les institutions et la société en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments* (1961), *La vie quotidienne en Lyonnais d'après les testaments, XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle* (1968), *La langue vulgaire d'après les testaments foréziens* (1973), *Documents linguistiques du Forez (1260-1498)* (1974), sans compter plus d'une centaine d'articles dispersés dans de multiples revues et la participation aux *Chartes du Forez* et à l'*Atlas linguistique du Lyonnais*.

L'ensemble des travaux de Marguerite Gonon fut couronné par l'Académie française qui lui décerna le Grand Prix Gobert qu'elle réserve aux historiens. Il y a là une oeuvre dressée contre le temps et l'oubli. Peut-être peut-on simplement regretter qu'elle n'ait pas donné un "Forez au Moyen Age" qui est la synthèse qui nous manque et qu'elle seule peut-être - avec Etienne Fournial - pouvait écrire.

## L'ERUDITION ET LA PAROLE

A partir de ses livres, la prodigieuse érudition de Marguerite Gonon se déploya pour participer activement à la connaissance érudite et à la vie culturelle de sa province à travers de nombreuses institutions, revues, bulletins, colloques universitaires, congrès de sociétés savantes. Comme le montre sa bibliographie, elle collaborait aussi volontiers aux revues les plus prestigieuses qu'aux bulletins les plus modestes.

"Village de Forez" est d'ailleurs fier d'avoir publié deux de ses articles ; elle évoqua pour nos lecteurs la personnalité et l'oeuvre d'Edouard Perroy et la visite du général de Gaulle au château de Beauvoir. Sans le savoir elle avait été aussi à l'origine du nom de notre revue : il y avait eu au musée d'Allard une exposition consacrée au passé et aux monuments foréziens qui fut baptisée par Marguerite Gonon "Un village nommé Forez". Notre revue fut ainsi *Village de Forez...*

Marguerite Gonon donna aussi de multiples conférences par lesquelles elle exerçait un véritable ministère de la parole, dans un style incisif où l'érudition se mêlait à la malice. Il lui fallait, toujours et partout, apprendre aux autres, savants universitaires ou Foréziens simplement curieux de leur histoire, ce qu'elle savait du Forez au Moyen Age.

A la Diana, Marguerite Gonon, fidèle à cette vénérable - et toujours jeune - institution forézienne, intervint pendant plus de cinquante ans : sa première communication, consacrée aux *Contes de la Mouniri*, date de 1939 - elle avait vingt-cinq ans ! Elle fut la seule femme à avoir exercé les fonctions de secrétaire chargée du "Bulletin" entre 1945 et 1950 et resta fidèle à la Diana pendant cinquante-huit ans et, jusqu'en 1995, présenta ses communications - trente-neuf, au total, entre 1939 et 1995 - qu'un public fidèle attendait

---

<sup>31</sup> Mgr Pierre Gardette, recteur des facultés catholiques de Lyon, P. Durdilly, S. Escoffier, H. Girodet, A-M. Vurpas et Marguerite Gonon.

et appréciait. Il fallait la voir arriver à la Diana, sous le plafond blasonné de la vieille salle héraldique, et conquérir son auditoire, encourager un débutant ou faire la grimace et se retenir pour ne pas intervenir lorsqu'un cuistre ou un ignorant sévissait avec une particulière insistance...

Marguerite Gonon a été à l'origine de la création du Centre d'Etudes Foréziennes, de l'Université pour tous, de l'association Mémoire Forézienne, de la L.I.G.E.R. (Fédération des sociétés savantes de la Loire) et aussi du Festival d'histoire de Montbrison auquel elle était particulièrement attachée ; elle a su donner à ces institutions de l'élan et de l'ambition. Elle avait le souci particulier de recueillir la tradition orale, de faire parler les gens et de leur faire écrire ce qu'ils savaient afin que la mémoire n'en fût point perdue : il en sortit, par exemple, ces irremplaçables *Coutumes de mariage en Forez* publiées en 1979 par l'Université pour Tous et par le Centre d'Etudes Foréziennes.

Elle présida la Fondation Georges-Guichard qui aide à la publication de nombreux ouvrages et garde, dans son nom, le souvenir des libéralités et de l'érudition de son fondateur. Elle a su aussi encourager de nombreux jeunes - et moins jeunes - historiens à chercher et à publier. Elle a su les élever au-dessus d'eux-mêmes. Ce fut l'une de ses réussites : dénicher et encourager les chercheurs, leur donner le "coup de pouce" nécessaire dans le labyrinthe de l'Université ou de l'édition. Elle sut découvrir les talents et éveiller les curiosités.

A Montbrison et dans les villages alentour, Marguerite Gonon est souvent venue parler aux gens de leur histoire, de leur langue ("le patois"), de l'origine de leurs noms de famille et de leurs coutumes. Je me souviens d'une conférence à Bard, où, dans la salle des fêtes pleine de monde, un dimanche après-midi, elle tint son auditoire en haleine en parlant des noms de familles des habitants de la commune. Et c'était pour elle l'occasion de raconter l'histoire du Forez et de ses habitants. Elle vint aussi, en 1990, au C.D.I. du lycée de Beauregard parler du général de Gaulle aux élèves qui préparaient le concours d'histoire de la Résistance : son auditoire subjugué augmentait progressivement en nombre et dans un silence religieux ; ce fut un grand moment...

Mais Marguerite Gonon n'est pas restée confinée dans son Forez. Elle a aussi, à travers la France et toute l'Europe, participé à de nombreux colloques universitaires : elle parla de la chasse en Forez aux XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles à un colloque tenu à Nice, d'un inventaire du château de Montverdun à Tübingen et des donations pieuses en Forez au colloque de Krems-sur-le-Danube. Elle participa aussi à plusieurs recueils de Mélanges offerts aux maîtres de l'histoire médiévale, en France et à l'étranger. Mais elle revenait toujours à son cher Forez...

## LA RESISTANCE ET LE GAULLISME

Comme son frère, tué à l'ennemi en 1940<sup>32</sup>, pendant la campagne de France, Marguerite Gonon avait appris le patriotisme avec son père, instituteur et combattant de la guerre de 1914-1918. Elle était de la race de ceux pour lesquels la France, comme le disait Michelet, est "une personne". "Christine" - son nom de guerre<sup>33</sup> - est entrée, dès 1940, en Résistance, avec le comte de Neufbourg (le "Sire"), Georges Guichard ("l'oncle Georges") et l'équipe des "Chartes du Forez" : chrétiens et patriotes, ils eurent le courage, rare et difficile, de se dresser contre leur milieu. Dans celui-ci, en effet, on se tournait presque naturellement vers Vichy qui prônait un retour à la "tradition" que la Révolution Nationale semblait incarner. Pour l'équipe des "Chartes", le refus de la défaite et de la collaboration passait avant tout. En 1941, toute l'équipe des "Chartes" marqua, avec quelque éclat, son opposition à la "Révolution Nationale" de Vichy en refusant de venir assister à une conférence de Charles Maurras donnée à la Diana à l'initiative de Mario Meunier<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> Le sergent-chef Gonon, du 99<sup>e</sup> R.I.A. avait été tué, le 7 juin 1940, à Sermoise (Aisne).

<sup>33</sup> Marguerite Gonon prit comme pseudonyme le prénom de sa grand-mère maternelle Christine Mignard, épouse de Louis Péronnet. Cf. note 1.

<sup>34</sup> Luirard (Monique) : "Le Forez et la Révolution Nationale", Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1972, p. 112).



C'est l'époque où Neufbourg cachait dans ses fermes et dans ses étangs des caisses d'armes - en attendant le moment où elles pourraient resservir - transformait sa ferme de Biterne en lieu d'accueil pour les réfractaires du S.T.O., organisait des réceptions de parachutages et refusait de recevoir le maréchal Pétain dans son fief de Beauvoir.

Marguerite Gonon avait d'abord fait partie de la première équipe urbaine du Forez qui s'était formée à Feurs, dès 1941, à l'initiative de l'abbé Ploton et sous la double égide de "Combat" et de "Témoignage chrétien"<sup>35</sup>. Des réunions avaient lieu à la mairie de Feurs où, sur les conseils de Marguerite Gonon, Georges Guichard avait accepté de faire partie de la délégation spéciale qui administrait la ville et qui constituait une bonne "couverture" pour le groupe<sup>36</sup>. Marguerite Gonon organisa, avec l'aide d'Yvon Morandat, une filière d'évasion pour des officiers de la France Libre et des officiers alliés emprisonnés à Saint-Etienne puis à Gannat<sup>37</sup>. Elle était à Biterne pour interroger et "trier" les volontaires qui affluaient et les répartir dans leurs différentes affectations<sup>38</sup>. Lorsque le comte de Neufbourg fut arrêté par la Gestapo, c'est l'obstination de Marguerite Gonon qui le fit libérer<sup>39</sup>.

Les actions militaires auxquelles participa Marguerite Gonon furent particulièrement précoces : réception à Arthun, dès le 25 septembre 1942, d'un parachutage en provenance d'Angleterre et apportant des armes, du matériel d'imprimerie et un poste émetteur<sup>40</sup> ; organisation en mars 1943 du maquis de Rochefort, installé à 2 km au nord-ouest de l'Hôpital-sous-Rochefort, puis à Saint-Georges-sous-Couzan<sup>41</sup>. En décembre 1943, Marguerite Gonon mettra son équipe à la disposition du capitaine Jean Marey<sup>42</sup>. C'est alors qu'elle fut désignée comme l'une des responsables de l'Armée Secrète pour le secteur de Feurs.

On continuait à travailler au milieu des dangers : Perroy écrivait sa "Guerre de Cent Ans", "grâce aux loisirs précaires que laissait à l'auteur une passionnante partie de cache-cache avec la Gestapo"<sup>43</sup> : l'ouvrage est d'ailleurs dédié au "Sire", à "Christine" et à l'"oncle Georges", ainsi désignés par leurs noms de Résistance.

Quant à Marguerite Gonon, tout en courant la campagne pour la Résistance, elle préparait son *Lexique du parler de Poncins* :

"Le papier et le charbon manquaient, les caractères d'imprimerie étaient "requis", les ouvriers, déportés ou prisonniers : c'est parce que ce projet était un défi qu'on entreprit de le réaliser malgré - à cause peut-être - de l'insécurité du lendemain."<sup>44</sup>

Après la Libération, vécue au coeur de l'action et dans l'allégresse de la liberté retrouvée, le cours ordinaire des choses reprit aussitôt :

"Après la Libération ? Il n'y eut pas d'après pour moi. C'était fini, les "Chartes" et le "Dictionnaire topographique du Forez" attendaient depuis trop longtemps..."<sup>45</sup>

De cette époque, Marguerite Gonon garda de solides convictions gaullistes. Elle a raconté avec sa verve habituelle ce moment étonnant que fut la visite du général de Gaulle à Beauvoir en 1948<sup>46</sup> : le général parlant de Churchill et de Roosevelt devant une tasse de camomille et Mme de Gaulle questionnant Neuf-

<sup>35</sup> Gentgen (Colonel René) : *Résistance Loire*, Montferrat, Editions Esperluette, 1992, p. 37.

<sup>36</sup> Témoignage télévisé de Marguerite Gonon (*Pour l'Honneur*).

<sup>37</sup> Elle fit évader le commandant Claude Hettier de Bois Lambert, arrêté à Dakar et qui devint plus tard, grand chancelier de l'Ordre de la Libération.

<sup>38</sup> Gentgen, op. cit., p. 39).

<sup>39</sup> Témoignage télévisé de Marguerite Gonon et Sugny (comte Olivier de) : *Eloge du comte de Neufbourg*, Bull. Diana, 1987, t. L, n°2, p. 65-75).

<sup>40</sup> Gentgen, op. cit., p. 38.

<sup>41</sup> Ibid., p. 38-39.

<sup>42</sup> Le capitaine Marey avait été un ami du frère de Marguerite Gonon, nommé à la tête de l'A.S. (Armée Secrète).

<sup>43</sup> Perroy (Edouard) : *La guerre de Cent Ans*, Paris, Gallimard, 1945, Avant-propos, p. 9.

<sup>44</sup> Gonon, *Lexique...*, op. cit., préface, p. IX.

<sup>45</sup> Gonon (Marguerite) : *En ce temps-là...*, Cahiers d'Histoire, 1994, tome XXXIX, n°3-4, p. 177-190.

<sup>46</sup> Gonon (Marguerite) : *Bonjour, Général !*, Village de Forez, n°42, avril 1990, p. 3-5.

bourg sur la mise en oeuvre de la "participation" - l'intéressement aux bénéficiaires - avec son personnel de Beauvoir...

Marguerite Gonon fut, après 1962, député suppléant, faisant équipe, pendant plusieurs législatures, avec Paul Rivière, compagnon de la Libération et député de la Loire (circonscription de Feurs-Charlieu). Il est dommage qu'il ne devînt pas ministre car elle serait alors devenue automatiquement députée : par sa parole, elle eût fait merveille à l'Assemblée nationale.

## L'HISTOIRE ET LE COURAGE

Marguerite Gonon ou l'histoire : celle qu'on écrit et celle à laquelle on participe. Marguerite Gonon ou le courage : celui de se battre dans la nuit de la défaite et de l'occupation ; et aussi celui d'affronter la maladie contre laquelle elle luttait en vain. Elle était, en effet, d'une génération qui avait appris que l'on ne parle pas de soi et qu'il est mal élevé de se plaindre. Un journaliste de "Télérama", Alain Rémond, note après avoir vu son émission sur la Résistance : "Le courage comme une évidence. Et l'amour de la vie par-dessus tout"<sup>47</sup>.

Malgré la souffrance, elle continuait à travailler et à recevoir ceux qui venaient lui demander conseil et lui montrer leurs travaux ; elle voyait ses amis qui appartenaient à des "cercles" différents qui souvent ne se connaissaient guère entre eux : la Résistance, les anciens combattants, Poncins, le gaullisme, la Diana, l'Université de Saint-Etienne, La L.I.G.E.R., le C.N.R.S., la Chambre d'agriculture de la Loire, mais aussi les *Amis du musée de Feurs*, la *Maison sauvagnarde*, les *Amis de Néronde*... Elle suivait toujours passionnément l'actualité parce qu'on ne peut se désintéresser de la France. Elle fut, en 1994, faite chevalier de la Légion d'honneur, "sur le contingent spécial du président de la République", précisait-elle : récompense tardive pour des mérites éclatants.

## REMERCIEMENT

A la fin d'un exercice aussi difficile, j'ai voulu payer ma dette vis-à-vis de Marguerite Gonon. Je le ferai en me souvenant avec vous d'une scène qui remonte à ma mémoire : un jour de 1975, on inaugurerait, dans la foule et le brouhaha traditionnels en pareille circonstance, la nouvelle présentation du musée d'Allard qui venait d'être rénové. Marguerite Gonon me parla de ma toute première communication à la Diana, consacrée au républicain montbrisonnais Martin Bernard (1808-1883) : "Il faut en faire une thèse" : c'était impératif. Lorsque la thèse fut rédigée, la correction, sans complaisance, qu'elle en fit me fut une belle leçon de concision et de clarté. Et lorsque vint la soutenance, sa présence me fut un encouragement. Voilà ce que Marguerite Gonon savait faire pour les autres, ce qui était inestimable.

Elle savait aussi trouver les mots justes : après la mort du comte de Neufbourg, je consacrais, dans "Village de Forez", un article à ce grand historien forézien<sup>48</sup> parti sans bruit et salué bien discrètement par ses pairs. Marguerite Gonon m'envoya un petit mot pour me remercier : en quelques mots, elle avait tout dit, son émotion, l'estime pour celui qui avait été à l'origine des "Chartes du Forez", avec une allusion à ce compagnonnage avec Neufbourg qui avait joué un si grand rôle dans sa vie. Avec le style et aussi la pudeur qui étaient sa marque.

Sachons à notre tour remercier Marguerite Gonon.

La mort, selon un mot célèbre de Malraux, vient "de transformer en destin" la vie de Marguerite Gonon, le destin d'une petite fille de Poncins - "Mademoiselle de Poncins"<sup>49</sup> - devenue l'historienne de nos

<sup>47</sup> Rémond (Alain) : *Marguerite*, à minuit, Télérama, n°2215, 24 juin 1992.

<sup>48</sup> Latta (Claude) : *Hommage au comte de Neufbourg*, Village de Forez, n°30, avril 1987, p. 3-4.

<sup>49</sup> L'expression est de Jean Tibi, "Le Monde", édition Rhône-Alpes, 17 août 1988.

ancêtres paysans au Moyen Age, la mémoire de sa province et qui a su, sans prendre la pose, faire de sa vie une belle leçon de courage. Elle revendiquait ses racines paysannes. Mais elle était aussi une grande intellectuelle, par son oeuvre d'historienne et de linguiste, par ses talents de plume et de parole et par les idées qui ont engagé et ordonné sa vie.

**Claude LATTA**

Ce texte reprend dans une version qui, selon la formule consacrée, a été revue et augmentée, l'article publié dans le n° 67-68 de "Village de Forez" (octobre 1996) sous le titre : **Hommage à Marguerite Gonon.**

## MARGUERITE GONON ET L'HISTOIRE DU MOYEN AGE

**E**n 1966, Edouard Perroy, professeur à la Sorbonne, me conseilla d'entrer en contact avec Marguerite Gonon qui connaissait mieux que personne les testaments des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Ces textes, dit-il, apporteraient à la thèse de doctorat que je préparais sur les campagnes de la région lyonnaise les renseignements d'ordre social que ne pouvaient fournir les autres documents. Marguerite Gonon m'accueillit comme elle accueillit toujours les chercheurs débutants : simplement et cordialement.

C'est ainsi que commença une amitié qui devait durer trente ans.

De Poncins, où Marguerite vivait, à Lyon, où mon mari et moi fîmes carrière dans l'enseignement, la distance est faible, et nos rencontres furent fréquentes. Marguerite vint aussi nous voir en Haute-Loire où nous passions l'été dans une paisible "campagne à vaches". Nos voisins paysans, éblouis par sa connaissance des choses de la terre, ravis de l'entendre parler patois et imiter l'accent des uns et des autres, furent navrés lorsque la maladie lui interdit les déplacements.

De tous les centres d'intérêt que nous partagions, il faut bien sûr mettre au premier rang l'histoire du Moyen Age, que Marguerite continuait à bâtir, comme tous les chercheurs. En effet, le passé n'est pas décrit une fois pour toutes dans les livres. L'histoire est sans arrêt en train de se faire grâce aux documents que l'on découvre, grâce aux questions que se posent les chercheurs, grâce à la manière dont chacun d'eux interprète puis raconte ou écrit. La part de Marguerite Gonon à cette oeuvre toujours en chantier fut très originale. C'est ce que je voudrais évoquer en quelques lignes.

En premier lieu, elle accomplit un énorme travail de dépouillement des textes et s'est toujours efforcée de mettre ces textes à la disposition de tous les intéressés, étudiants débutants aussi bien que savants chevronnés.

En second lieu, elle tira elle-même des documents une image de l'époque médiévale qu'elle livra en de multiples articles, ouvrages, conférences et causeries. Ses origines et son genre de vie la rendaient des plus aptes à le comprendre l'image d'un monde essentiellement rural et qui à ses yeux n'a guère changé jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi un monde pacifique et sans heurts, ce qu'expliquent à la fois son tempérament optimiste et la nature des documents qu'elle a patiemment déchiffrés au fil des ans.

\* \*  
\*

Marguerite Gonon n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'elle commença, suivant l'exemple du comte de Neufbourg, à déchiffrer et transcrire "les vieux grimoires". Depuis lors, elle ne cessa jamais d'inventorier, classer, compiler les textes en langue vulgaire comme en latin, ceux des archives publiques comme ceux des archives privées de la Loire et du Rhône.

Elle fit ses premières armes avec le groupe qui avait décidé de publier tous les documents écrits concernant le Forez antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle. Entreprise ambitieuse, dont la réalisation s'étala sur près d'un demi-siècle, mais qui fut menée à bien malgré le coût de l'opération, malgré la guerre, malgré tout...

Les 24 volumes des *Chartes du Forez* ont fait connaître jusqu'aux U.S.A., jusqu'au Japon les noms des pionniers : le comte de Neufbourg, Georges Guichard, le mécène, Edouard Perroy, Jean Dufour, l'abbé Merle, Etienne Fournial et, bien sûr, Marguerite Gonon... Pionniers certes, car à l'heure actuelle, bien peu de

provinces de la communauté européenne peuvent se vanter d'avoir édité leurs plus anciens textes, tandis que les *Chartes du Forez* figurent dans toutes les bibliothèques scientifiques dignes de ce nom.

En participant à ce long et méthodique labeur, Marguerite Gonon acquit les connaissances techniques nécessaires. Elle prit aussi l'habitude et le goût du travail en équipe. Pendant des années, elle oeuvra au sein de l'Institut de Linguistique Romane fondé par Monseigneur P. Gardette et collabora en particulier à l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais<sup>50</sup>. Elle avait déjà plusieurs cordes à son arc.

L'exploitation des testaments des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, assez nombreux pour mobiliser toute une équipe, fut en revanche son oeuvre personnelle. Mis à part les tout premiers registres des testaments foréziens, elle assumait seule le dépouillement de l'immense corpus. Les Archives de la Loire conservent en effet 6 500 textes et les Archives du Rhône un peu plus de 4 000. Or un lecteur exercé doit consacrer en moyenne une bonne heure à chaque testament. L'écriture est plus ou moins déchiffrable, certaines pages sont détériorées, le notaire qui "enregistrait" (c'est-à-dire copiait le texte original dans le gros registre) était parfois distrait, enfin les noms de lieux sont parfois difficiles à identifier...

Marguerite Gonon, patiemment, vint à bout de sa tâche et remplit plusieurs dizaines de cahiers d'écoliers de son écriture fine et régulière. Elle ne copiait pas le texte entier, ce que les formules répétitives rendaient superflu, mais notait soigneusement toutes les données. Il ne manque pas un legs, fut-il d'une obole, pas un des objets composant la dot de la femme survivante, fut-ce un tabouret de bois, pas un don à quelque institution charitable, fut-ce une lampe d'huile. Marguerite a de plus relevé intégralement les passages en langue vulgaire qui l'intéressaient particulièrement, et toute clause présentant quelque originalité.

Bref, ces cahiers contiennent une mine de renseignements sur la vie quotidienne, les relations sociales, les pratiques de piété, etc. Avant d'en dire ce que Marguerite Gonon elle-même en a tiré, il faut préciser que ces précieux cahiers, qui remplissaient un gros carton et pesaient lourd, ont beaucoup circulé. Tous ceux qui préparaient une thèse, un mémoire, une conférence, voire une fête, sur quelque coin du Forez médiéval les ont demandés et les ont reçus. Marguerite Gonon n'a jamais eu l'idée de mettre son savoir sous le boisseau, ni de garder pour elle le produit de son labeur. J'ai moi-même emprunté les *cahiers des testaments foréziens* à quatre reprises, et finalement lassée de les transporter, je les ai fait photocopier avec l'autorisation de leur propriétaire. Les étudiants de Lyon purent dès lors travailler eux aussi sur ces documents. Il en fut de même des cahiers tirés des testaments du Lyonnais.

Combien de chercheurs, professionnels ou occasionnels, ont puisé dans les cahiers de Marguerite Gonon et gagné ainsi un temps considérable... Combien qui ne savaient le latin ni la paléographie ont pu comprendre ce qu'était un testament au Moyen Age... Supposons un instant que tous ceux qu'a aidés Marguerite Gonon forment une association : nous serions étonnés de nous trouver si nombreux... Car sa générosité ne se limitait pas aux testaments.

Marguerite Gonon aurait sans doute souhaité faire imprimer les testaments, comme avaient été imprimées les *Chartes*, mais c'était évidemment impossible. Deux registres de testaments foréziens purent être publiés, dont l'un sous forme abrégée. Mais la communauté scientifique dispose des ouvrages et articles qu'elle en a tirés et qui donnent d'utiles repères : table des testaments foréziens, glossaires, classement géographique... Veut-on savoir, par exemple, combien tel village de la Loire ou de l'Ain a laissé de testaments du Moyen Age dans la série 4G des Archives du Rhône<sup>51</sup>, Marguerite Gonon les a comptés et nous le dit. En effet, il ne suffisait pas de lire 10 500 testaments et d'en faire le résumé par écrit, il fallait aussi "mettre en fiches" les données et faire des comptages. Sur 3 228 testaments dépouillés avant 1961, écrit Marguerite Gonon, 103 seulement mentionnent une chambre (camera), 18 la galerie (estra), 14 le

---

<sup>50</sup> Gardette (Mgr Pierre) en collaboration avec Durdilly (P.), Escoffier (S.), Girodet (H.), Gonon (M.), Vurpas-Gaillard (A.-M.) : *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, Lyon, Publications de l'Institut de Linguistique Romane des Facultés Catholiques de Lyon, 5 volumes, 1950-1956. Réédition, Paris, C.N.R.S., 1967-1984.

<sup>51</sup> Gonon (Marguerite) : *La vie quotidienne en Lyonnais d'après les testaments, XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1969.

grenier (granerium), etc<sup>52</sup>. Tout cela constitue une sorte d'"annuaire statistique" où l'on peut trouver aussi bien le nom des outils du charpentier que la liste des seigneuries foréziennes ayant leurs propres mesures à grains.

\* \*  
\*

Mais ce serait faire injure à sa mémoire que de réduire l'apport de Marguerite Gonon à l'histoire du Moyen Age à ces pages de classement, répertoires, tables et inventaires. Ses travaux ont apporté, dès le début des années 60, quelque chose de tout à fait neuf.

Les médiévistes savent en effet depuis longtemps que la société médiévale était une société rurale. Les régions les plus urbanisées d'Europe, Flandre et Italie du Nord, n'avaient alors guère plus de 15 % de leur population en ville. En Forez, Montbrison dépassait à peine 5 000 habitants. L'Europe entière était peuplée avant tout de paysans, dont le travail nourrissait tant bien que mal tout le monde.

Mais comment connaître ces paysans ? On ne les rencontrait que dans les archives seigneuriales où ils apparaissent en tant que tenanciers, contribuables et justiciables, et dans les textes littéraires où leur caricature sert de repoussoir aux héros preux et courtois. L'archéologie médiévale, alors à ses débuts, était d'un faible secours. Quant aux testaments, on connaissait alors ceux d'une élite : nobles, membres du clergé, bourgeois des grandes villes. Qu'il existât, par centaines et milliers, des testaments d'humbles gens, paysans et artisans des campagnes foréziennes et lyonnaises, étonna beaucoup. Marguerite Gonon et moi, qui commençais aussi d'utiliser cette mine de textes, rencontrâmes de prime abord un scepticisme poli, surtout chez les collègues parisiens...

Ces testaments font entendre la voix des humbles, dont c'est la plupart du temps l'unique trace écrite. Ils montrent quelles dispositions les paysans prenaient pour assurer le salut de leur âme, comment ils réglèrent leur succession, quels meubles il y avait dans leur salle et quels bestiaux dans l'étable, ce qu'ils mangeaient et buvaient, quels saints étaient les plus populaires auprès d'eux, quelles dots ils donnaient à leurs filles, quelle pension viagère recevait la veuve, etc. La vie quotidienne au village sortait de la pénombre.

Marguerite Gonon était mieux placée que quiconque pour comprendre les campagnes du Forez médiéval. Non seulement elle vivait à Poncins, mais elle était pleinement intégrée dans la société locale, aussi à l'aise dans les salons des châteaux que dans les cuisines enfumées où elle faisait parler des paysannes de tous âges de leur enfance, de leur travail. Elle savait traire les vaches, elle faisait les piqûres, elle savait raconter des contes en patois et faire les fromages... Formée à la linguistique, elle reconnaissait dans un texte les mots et expressions en langue vulgaire que le scribe, six siècles plus tôt, avait notés tels quels, faute de les savoir traduire en latin. Bref, ce qu'elle trouvait dans les textes du Moyen Age lui semblait familier, et elle voyait dans le monde rural qui l'entourait le prolongement de celui qu'elle rencontrait dans les textes. Impression partagée par de moins savants qu'elle, d'autant que les campagnes du Forez n'ont connu la révolution agricole qu'après la Seconde Guerre mondiale. Lors d'une conférence donnée dans un village, comme il lui arrivait souvent d'en faire, un vieil homme lui demanda, tout étonné : "mais au temps de mes grands-parents, ce n'était donc pas le Moyen Age ?"

L'aisance avec laquelle Marguerite Gonon parlait des campagnes du passé comme du présent m'impressionnait. Le jour où Marguerite me dit, après avoir lu un de mes premiers articles : "on voit que vous connaissez bien les paysans", je fus aussi fier de ce compliment venant d'elle que de mes titres universitaires...

Lorsqu'on entend quelqu'un s'écrier : "C'est comme au Moyen Age", on sait qu'il s'agit rarement d'une louange. Malgré les efforts des médiévistes leur époque favorite conserve une image peu flatteuse, et le grand public l'associe à violence, injustice, obscurantisme, famines, persécutions, etc. Telle n'était pas l'histoire du Moyen Age racontée par Marguerite Gonon. C'était au contraire celle d'un monde pacifique et

---

<sup>52</sup> Gonon (Marguerite) : *La vie familiale en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle et son vocabulaire d'après les testaments*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

sans heurts, un monde rural dont les structures sociales étaient si judicieusement établies qu'elles résistaient à l'usure du temps, un monde où la mort était acceptée sans révolte parce qu'elle fait partie de la vie et qu'elle n'est pas une fin.

Vision du passé qui paraît due à la fois au caractère de Marguerite Gonon et au type de documents dont le Forez est particulièrement riche.

\* \*  
\*

Ceux qui ont rencontré Marguerite Gonon au cours des dernières années de sa vie n'oublieront jamais son personnage : un corps déformé à qui la douleur ne laissait pas un instant de répit, mais un esprit toujours vif, une langue toujours alerte, voire acérée. Marguerite était de ceux qui ne se plaignent jamais et qui, s'ils sont obligés de parler de leurs mésaventures, savent le faire avec humour. Elle semblait appliquer la même façon de faire à l'histoire.

Marguerite Gonon connaissait comme tous les historiens le côté sombre de l'histoire humaine. On ne manque pas en effet d'études bien documentées sur la terrible mortalité infantile des sociétés anciennes, sur les épidémies et leurs ravages, sur les bûchers de sorcières et d'hérétiques, sur l'injustice et la brutalité des sergents chargés de tirer argent de populations mal nourries, etc. Mais Marguerite Gonon préférait parler d'autre chose, persuadée que le bien finit toujours par l'emporter sur le mal, et pensant qu'il ne faut pas essayer d'attirer le public vers l'histoire en lui racontant des calamités. La télévision, disait-elle, y suffit bien. On trouverait difficilement dans la longue liste de ses articles des titres évoquant "la famine, la peste et la guerre", le trio redouté depuis des millénaires et dont se font l'écho, avec maint détail terrible, les chroniqueurs du Moyen Age.

Marguerite Gonon trouvait aisément dans les archives du Forez de quoi fortifier et illustrer sa vision optimiste. Les relations entre seigneurs et paysans, par exemple, sont connues surtout par des contrats, des baux, des terriers. Un terrier est le catalogue des maisons et des parcelles que les paysans tiennent d'un seigneur moyennant des redevances en argent et en nature. Le seigneur se charge d'entretenir le four et le moulin, installations très coûteuses, le pressoir s'il y a des vignes, et de faire régner l'ordre et la paix d'une poigne énergique. Les conflits, les violences éventuelles, ne peuvent figurer dans ces catalogues que le seigneur, au reste, ne fait refaire qu'à de longs intervalles, trente ans en moyenne, parce que cela coûte cher. Le système seigneurial apparaît dans ces documents comme un état miniature dont la bonne marche repose sur un échange de services<sup>53</sup> et c'est vrai. Mais la meilleure des machines se dérègle parfois et tombe en panne surtout lorsque la machine est humaine...

Impressionnés par les calamités du XX<sup>e</sup> siècle, les historiens contemporains ont beaucoup étudié les fléaux du passé, guerres, maladies, etc. et l'aboutissement inéluctable, la mort. La mort et les croyances qui s'y rattachent, les rites religieux et sociaux qui l'entourent, les nécropoles, les revenants...

10 500 testaments font aussi rencontrer 10 500 fois la mort d'un individu. Chaque testament est une sorte de système d'assurance par lequel une personne essaie d'aménager au mieux le sort de son âme dans l'autre monde et le sort de sa famille et de ses biens dans celui-ci.

Mais contrairement à ce que font tant d'autres documents, les testaments n'évoquent pas une mort dramatique. Les formules notariales sont sobres : "sachant que rien n'est plus sûr que la mort et rien plus incertain que l'heure de la mort..." Les testaments les plus anciens donnent des précisions sur la manière dont ils furent faits. Le testateur s'exprime devant des témoins qui, après le décès, sont convoqués par l'autorité judiciaire et déposent devant notaire ce qu'ils ont gravé dans leur mémoire (instrument alors fort exercé). Ils disent en quel lieu, à quel moment de la journée, devant qui le testateur parla. Ils disent que tel témoin est intervenu pour conseiller au testateur de léguer quelque chose à l'église, tel autre pour rappeler de désigner un tuteur pour l'enfant mineur... Parfois les témoins se chamaillent. Mais il n'est jamais rapporté

---

<sup>53</sup> Gonon (Marguerite) : *Le système seigneurial*, in *Le passé forézien*, préface de François Tomas, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1996.

de scène déchirante inspirée par l'approche de la mort. Marguerite Gonon a narré avec talent ce rituel testamentaire où une personne, entourée de ses parents, voisins et amis, se plie aux usages ancestraux et accepte la mort qui vient sans s'insurger<sup>54</sup>. Les années où celle-ci frappe à coups redoublés ne diffèrent point des autres. On sait que la peste noire, arrivée d'Orient en 1347, supprima en dix-huit mois le tiers des habitants de l'Europe occidentale (proportion que deux guerres mondiales n'ont pas réussi à atteindre à notre époque). Or les testaments de l'année 1348 sont aussi sobres que les autres. Il faut les compter pour s'apercevoir que les services de l'archevêque de Lyon enregistrèrent cette année-là 376 testaments<sup>55</sup> au lieu de la vingtaine habituelle. Sans les récits des chroniqueurs, on aurait du mal à imaginer les scènes effroyables accompagnant ces pandémies où les vivants ne suffisaient pas à ensevelir les morts.

Marguerite Gonon n'ignorait rien de tout cela. Mais elle préférait montrer ce qui, chez les testateurs du Moyen Age, s'accordait avec sa propre manière de faire face à la mort. Une mort ni hâtée, ni redoutée, mais préparée et acceptée. C'est le message qu'entendent tous ceux qui ont encore en l'oreille le son de sa voix.

### **Marie-Thérèse LORCIN**

*Professeur émérite à l'Université de Lyon II*

---

<sup>54</sup> *L'intervention des témoins dans les testaments nuncupatifs en Forez*, Journées internationales d'Histoire du Droit, Toulouse 1970, Revue d'Histoire du Droit, 1970, année 48, n°4, p. 682-693 et Bulletin de la Diana, 1970, t. XLI, n°7, p. 241-252.

<sup>55</sup> Lorcin (Marie-Thérèse) : *Vivre et mourir en Lyonnais à la fin du Moyen Age*, Lyon, C.N.R.S., 1981.



## MARGUERITE GONON ET LA DIANA

Village de Forez me demande quelques souvenirs sur Marguerite Gonon, en tant que fort ancien membre de la Diana.

Voici le premier qui me vient à l'esprit :

"Aurons-nous une communication de Marguerite pour la prochaine réunion de la Diana ? Ce serait bien." Telle était la coutumière réflexion de Jean Bruel, secrétaire de la société de la Diana et mon vieil ami, aujourd'hui, hélas, au paradis des historiens en compagnie de Mademoiselle Gonon, qui l'a rejoint. Nos complicités étaient anciennes et nous jetions des regards ironiques sur la relativité de tous nos sujets...

C'est le souvenir que je conserve de Marguerite. Car lorsqu'elle était présente, souvent venue à l'improviste, l'assistance des réunions de la Diana s'animait en faisant parfois jaillir la contradiction. Sa parole drue, dite sans trop de précautions oratoires, dissipait l'atmosphère plus compassée (que créaient) des communications sur des sujets ardues d'archéologie, voire de généalogie.

Ces impressions sont celles des vingt ou vingt-cinq dernières années de sa longue vie, alors qu'elle avait un peu délaissé la "grande histoire", cultivée dans la période précédente avec la linguistique, la philologie ou la paléographie du Moyen Age. Elle s'était engagée dans la voie de la vulgarisation, sans qu'aucun sens péjoratif soit donné à ce mot, quitte à se disperser par rapport à ses études antérieures. C'était sous l'égide de Guy de Neufbourg, son mentor, puis sous celle de Mgr Gardette et du professeur Perroy qu'elle avait abordé l'étude de l'histoire. C'était la grande époque des Chartes de Forez, patronnées par la Diana, Georges Guichard et sa fondation dont elle devint administrateur. Je n'ai pas connu cette époque brillante marquée par quelques tomes majestueux du *Bulletin* de la société.

Ici, à la Diana, nous l'avons vu pour la dernière fois en 1995, lors d'une assemblée où elle nous parla des dîmes en Forez, sujet qu'elle connaissait bien. Nous avons admiré son courage face aux infirmités dont elle souriait, sans doute en pleurant intérieurement, infirmités qui ne diminuaient en rien son éloquence et son verbe haut. On entendit ses ultimes remarques sarcastiques et ses citations aux intonations foréziennes, dont elle jouait volontiers.

J'ai eu la curiosité de consulter la liste de tous les ouvrages et articles de Marguerite Gonon, dressée par Noël Gardon, notre secrétaire, et par Claude Latta classés sur leurs ordinateurs - preuve s'il en est de l'évolution de nos vieilles sociétés d'histoire ! Sur 170 titres, depuis l'article de quelques pages jusqu'aux ouvrages qui en comportent plusieurs centaines, on recense en 60 ans, de 1935 à 1995, 43 communications publiées dans le *Bulletin de la Diana*. Là encore, les travaux sont variés, depuis les *contes de la Mouniri* jusqu'aux communications habituelles. En outre, il y eut les participations - dont elle était familière - aux réunions que, de nos jours, on baptiserait colloques.

C'est ainsi que nous la rencontrons, tous les deux ans, au Festival d'histoire de Montbrison où elle faisait partie du Conseil scientifique, en tant que chercheur au C.N.R.S. et en tant que "mémoire vivante" du Forez, preuve de sa notoriété. Les mauvaises langues parlaient des "monstres sacrés" de l'histoire. C'était, avec elle, l'occasion d'apartés remplis d'humour et d'ironie caustique, d'autant plus savoureux que Jean Bruel et moi-même partagions facilement le goût du paradoxe. Notre auteur allait souvent à l'encontre des idées reçues et consacrées ; par exemple

"l'avant 14 juillet 1789" et "l'après 14 juillet" où tout le noir était devenu blanc (ou rouge !), ce dont elle se gaussait.

L'étude des dîmes ou redevances féodales fut plusieurs fois l'occasion de confronter nos découvertes. Fort jeune "chercheur", j'avais en effet constaté comme elle qu'il y avait bien loin dans les faits ou la vie quotidienne de nos pères, entre les prescriptions et les perceptions effectives royales ou républicaines. Elle soulignait avec malice que ces pères étaient fort malin vis-à-vis des différents Trésors, comme, ou bien davantage encore, que de nos jours.

Elle reprenait sans doute lors de ses interventions des études faites depuis longtemps, son "fonds de commerce" en quelque sorte. Elle se trouvait par sa science à l'abri de la critique, travers dénoncé par tous les savants dans leur jeunesse bien entendu. Mais pas après ! Il lui arrivait parfois d'avancer des arguments un peu contestables, mais qui ne le fait dans la discussion ?

J'ai aussi le souvenir de sa maison de Poncins où je passais très souvent en cyclotouriste. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'arrêter sur le pas de sa porte mais, à vrai dire, sans la franchir, lorsqu'elle était dans son jardin et bavarder un instant avec quelques boutades. Un jour, les volets entre les montants de briques se sont fermés ; j'en fus attristé sachant que nous ne la verrions plus, ce qui était un peu faux, car il lui arrivait de se faire conduire à Poncins où je l'ai rencontrée peu avant sa mort.

Enfant du terroir, surtout à l'époque de sa naissance, elle fut une des premières à accéder à la "grande science officielle" dirait-on. Sans doute le hasard aida son parcours avec la rencontre, en ces années que nous n'avons pas connues, de Guy de Neufbourg et les chartes. Ensuite avec la guerre dont elle égrènera ses souvenirs par télévisions interposées. La rencontre également avec René Brouillet, autre enfant du terroir mais de Cleppé, un familier du général de Gaulle. Ces rencontres renforcèrent sans doute son travail pour la conduire jusqu'à une thèse de doctorat soutenue en 1960 sur les testaments foréziens puis à son entrée au Centre National de Recherche Scientifique, parcours assez étonnant pour une institutrice de village des années 1920. Détail curieux, cette thèse fut soutenue à Strasbourg, seule faculté habilitée en cette matière à ce moment !

Faut-il l'accuser, pour ceux qui l'ont surtout rencontrée après 1960 précisément, d'avoir dispersé son érudition au profit de cette "vulgarisation" de son savoir en dehors des cénacles universitaires ? C'était au profit d'institutions plus modestes, ne serait-ce que la Diana dont elle fut membre pendant près de soixante années. Elle y entra en 1937 et devint membre de la "commission des parlers foréziens", titre au demeurant ambitieux mais sans grand lendemain !

A l'égard de la société, son attitude était marquée par l'indépendance non dépourvue d'ambiguïté. En effet, peut-être dans le sillage de son maître de Neufbourg, elle put sans doute parfois épouser les mémorables querelles qu'entretint vers les années 1950 ce dernier avec le conseil de la Diana et que contaït avec humour Jean Bruel.

Nos archives en ont conservé les traces relatées dans le dernier bulletin de la société consacré en partie à Marguerite Gonon. A la fin de la guerre, en 1945, on la voit chargée des fonctions de rédactrice du bulletin dans un triumvirat composé de M. Delomier, l'un des sauveteurs de la Bâtie, M. Bernard, ancien conservateur des objets mobiliers de la Loire et elle-même. En fait leurs tempéraments respectifs différaient trop pour ce travail difficile. Ce fut l'époque de la publication d'un considérable bulletin très savant où elle participa avec une étude de plus de cent pages sur les archives de Jas (tome XXXI). Ce bulletin mit, hélas, en péril les finances de la Diana, provoqua une crise interne et entraîna le départ de Marguerite Gonon en tant que rédactrice du bulletin. Elle fut remplacée nominalement par l'abbé Merle en fait par Jean Bruel. Elle se consacra alors uniquement aux *chartes de Forez* dont la publication fut financée par la Fondation Guichard et non plus par la Diana.

De mon propre témoignage, il ne restait rien de ces querelles lorsque je l'ai rencontrée dix ans après. Elle refusa cependant de revenir au conseil où on l'avait sollicitée. Je devine les raisons de ce refus : elle ne voulait sans doute pas dépendre de "chapelles" et préférait seulement les voisiner.

Avec sa notoriété les "médias" nées du jargon de notre époque lui furent acquises pour faire passer le lien entre la France profonde dont elle était issue et les soi-disant élites savantes ou autres, d'ailleurs comme elle, issues, quelques générations avant, de cette même France profonde ! Elle l'exprimait souvent avec son humour, sur quelques grands de ce monde passant de la "rose au chrysanthème".

Sans être la première en cette voie elle a vécu l'explosion du savoir généralisé par cet autre mot à la mode : "les moyens de communication". Cela a contribué à la remise en cause de bien des idées reçues ou des habitudes à la Diana et dans maintes autres circonstances. Les sujets très variés relevés dans sa bibliographie en témoignent abondamment.

Je ne l'ai pas connue assez pour avancer une quelconque idée sur ses idées profondes, sans doute variables dans la durée d'une vie comme celles de tous les humains, intellectuels surtout, mais on ne peut que garder le souvenir d'une riche personnalité avec ses passions, ses défauts et ses qualités, ses misères aussi.

Elle n'était pas insensible aux honneurs et m'avait confié sa joie lorsqu'elle reçut la Légion d'honneur, au titre de la Résistance, précisait-elle, en toute coquetterie.

Un témoignage n'est pas forcément un panégyrique, il faut le livrer un peu comme on le ressent sans forcer le trait. Je laisse le soin d'en juger sans grande illusion à moins que de là-haut notre héroïne sourie de tous les écrits à son sujet, en compagnie de Jean Bruel, en attendant que nous les rejoignons tous.

**Francisque FERRET**

## MARGUERITE, L'UNIVERSITAIRE

**M**arguerite Gonon, docteur ès Lettres, ingénieur au C.N.R.S., n'a jamais enseigné dans une université. Chercheuse émérite, elle a cependant constamment cotoyé le monde universitaire, participant à de nombreux colloques, congrès ou tables rondes, à maints jurys de thèse, de DEA ou de maîtrise. Elle en a apprécié ses grandeurs et souvent dénoncé ses petitesesses. Surtout, elle s'est intéressée aux étudiants et l'université n'a pas manqué d'adresser à la « grande dame du Forez » de nombreux jeunes en quête de sources et de méthodologie. Je me permettrai ici d'apporter le modeste témoignage de cette disponibilité et de cette aide au chercheur en herbe.

C'était en 1974, je devais présenter un sujet de maîtrise sur « la vie et ses problèmes dans la montagne montbrisonnaise durant la guerre de Cent ans », entrepris sous la direction de Jacques Heers, professeur à Paris IV Sorbonne. Mes sources essentielles consistaient en terriers seigneuriaux, en testaments des paroisses de Roche-en-Forez, d'Essertines-en-Chatelneuf, de Saint-Bonnet-le-Courreau, conservés aux Archives départementales ou dans les fonds de la bibliothèque de la Diana. Par malheur pour moi, elles n'avaient pas encore été ni publiées et mes faibles connaissances en paléographie - les testaments étaient rédigés en trois langues, le latin, le franco-provençal et l'occitan et écrits bien peu lisiblement par les notaires de l'époque - m'interdisaient de les transcrire. Marguerite Gonon accepta aussitôt de le faire pour moi et y ajouta un commentaire très enrichissant. Au mois de mai, avant la soutenance tant redoutée, je lui adressais le manuscrit. Elle me répondit d'une lettre fort aimable. Afin de montrer à tous qui était Marguerite Gonon - on y retrouvera avec gourmandise son parler-vrai, si loin de l'habituelle langue de bois universitaire - et comment elle a pu, auprès de jeunes étudiants, communiquer l'enthousiasme de la recherche et l'amour de la petite patrie, j'ose ici faire référence à cette lettre.

*Cher Didier,*

*Ci-joint critiques, petites ou grosses. En bref, je pense que votre travail satisfera M. H., car il lui permettra de connaître notre pays (où il vient du 7 au 9 juin) avec fruit et plaisir : vous n'êtes pas embêtant.*

*Mes critiques, à moi qui suis du pays, sont certainement différentes des siennes. Votre travail est bon, vous avez appris des tas de choses, que vous avez non seulement enregistrées, mais comprises et assimilées, en trouvant leurs causes et leurs prolongements.*

*Votre travail reste encore un peu "scolaire" : vous n'osez pas assez être vous-même et affirmer votre vision personnelle des choses, ce pourquoi votre conclusion manque de hauteur.*

*Ne croyez pas que je sois "peau de vache" ! Je pense, au contraire, que votre "maîtrise" est pleine de promesses, parce que vous pigez bien, vite et que vous avez de la personnalité. La bouteille viendra après, bien assez tôt sans doute, hélas... Et vous avez une thèse toute trouvée à faire : les deux versants de la montagne. Vous avez assez de documents pour vous en tirer bien ; et les conclusions : différences, ressemblances ; frontières ou pas, seront rudement intéressantes. (...)*

Suivent sept pages de remarques critiques, portant sur le style, l'orthographe et le contenu, dont j'extrait encore la conclusion, car elle résume bien la vision de Marguerite Gonon sur le Forez à la fin du Moyen Age.

*Je ne pense pas que le terme le plus propre soit celui de "mouvement". Il y a un changement dans les modalités de la vie (pariage<sup>56</sup> dû à l'appauvrissement) mais il n'y a pas de changement profond.*

*Il n'y a jamais eu de misère totale dans les montagnes : on y mange à sa faim (sauf rares exceptions dont les textes ne nous laissent pas trace) ; on vit très médiocrement, sans numéraire, mais à l'abri du vrai dénuement.*

*La guerre anglaise et son cortège d'insécurité, d'alourdissement de la fiscalité, les pestes, aggravent la médiocrité. On lutte comme on peut : on fortifie à nouveau les villages (Essertines-Basses<sup>57</sup>), l'argent est encore plus rare et on vit en pariage.*

*Mais comme toujours, le paysan fait le gros dos : après ce temps en viendra un autre. C'est là toute sa philosophie et ça le restera jusqu'en 1955<sup>58</sup>.*

*La noblesse s'appauvrit en hommes, en argent (les cens rentrent mal et il faut dépenser davantage pour l'équipement militaire) : on fait comme les paysans ; on attend.*

*Le clergé n'a jamais, semble-t-il, vécu différemment des paysans (moines mis à part) ; la guerre le renforce dans ses préoccupations matérielles. Mais on ne décèle pas encore de remous "théologique".*

*Le Forez est une province petite, pauvre (sans industrie), à l'écart des grandes voies de communications.*

*Ce n'est pas de Forez, où tout arrive avec retard et comme assourdi, que partiront les réformes. Il faudra bien plus que la guerre anglaise pour changer les mentalités : les grandes "découvertes".*

*Les paysans commenceront alors seulement à comprendre lorsqu'ils auront la preuve que les châteaux sont inutiles devant la poudre à canon. Ils se poseront alors la question «à quoi sert la noblesse ? A rien, sinon à nous faire payer des impôts ».*

*Et d'ailleurs, la noblesse n'est plus la vieille noblesse paysanne celle-là est éteinte. La noblesse sera constituée par des petits-fils de paysans devenus marchands, enrichis dans le négoce (les grands voyages amènent l'or) qui investiront leurs bénéfices en achetant par vanité les anciennes seigneuries, dont ils exigeront les droits avec l'âpreté d'anciens gueux devenus personnages.»*

*Telle était Marguerite Gonon, une universitaire sans toge, à la fois "savante" (un mot qu'elle n'aimait guère) et pédagogue. Puisse ce souvenir respectueux et affectueux en éveiller d'autres et donner le goût de la recherche aux enseignants comme aux étudiants.*

**Didier NOURRISSON,**  
*professeur des Universités*

---

<sup>56</sup> Le pariage est un mode vie communautaire et d'exploitation collective du patrimoine.

<sup>57</sup> Les travaux archéologiques sur le site d'Essertines-Basses entrepris sous l'égide de Melle Piponnier ont alors à peine commencé.

<sup>58</sup> Il semble bien en effet que ce soit avec l'instauration du Marché commun et la mise en place d'une PAC (Politique Agricole Commune) que le paysan devenu « agriculteur » ait changé singulièrement de mentalité.

## MARGUERITE GONON ET LA RESISTANCE

Les pages qui suivent sont extraites de l'ouvrage de René Gengtgen : *La Résistance civile dans la Loire*, Lyon, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1996, avec l'aimable autorisation des Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire et du colonel René Gengtgen<sup>59</sup>.

### LE COMTE DE NEUFBOURG ET MARGUERITE GONON

Dans le contexte social de la France de 1940, connaissant l'esprit frondeur qui règne dans le monde journalistique et parmi la jeunesse estudiantine, il n'est pas surprenant d'y constater très vite les effets d'une réaction antipétiniste fondée sur l'attitude de Maréchal face à la défaite de nos armes. Il est plus inattendu d'y trouver celle d'un homme, habitant le château ancestral et issu d'une lignée d'authentique noblesse : le comte Guy de Neufbourg.

Guy de Neufbourg est le descendant de la famille des Courtin qui étaient seigneurs du Bourg Neuf à Roanne. L'un des ses ancêtres servit dans les rangs des chasseurs verts de l'armée du Grand Condé. Il est petit fils d'un préfet du maréchal Mac Mahon. Il se déclare monarchiste par opposition au boulangisme et à toute forme de dictature. Agriculteur, il est fondateur des syndicats agricoles catholiques.

En juin 1940, il commande une unité de la garde territoriale en Loire. Il souffre de la défaite et c'est avec colère qu'il doit se soumettre à un ordre de réquisition du château de Beauvoir pour y loger une compagnie de SS forte de 300 hommes dont quatre officiers. Il renseigne l'autorité militaire locale — le général Boucherie — sur les mouvements ennemis. Il tient la signature de l'armistice pour une erreur. Il suit d'un œil critique les premiers actes du Maréchal et s'interroge sur l'appel du général de Gaulle. Refusant de répondre aux sollicitations du gouvernement de Vichy, il reste dans l'expectative à l'égard de la voix

23. Propos rapportés par Jean Nocher.

24. Sources : Témoignages oraux et écrits de Violette Maurice, de Pierre Dupuy et de Henri Falque. Témoignages oraux de Claudius Volle, Roger Faure Dauphin et René Meilland. Ecrits de Jean Nocher.

<sup>59</sup> Commandes éventuelles à Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 3 quai Claude-Bernard, 69007 LYON.

### *La Résistance civile dans la Loire*

venue de Londres. Il juge Vichy naïf mais honnête et incapable d'agir. L'appel du général de Gaulle lui rend quelque confiance, mais il s'agit d'un « sans culotte » et le souvenir des émigrés de 1815 l'incite à la réserve. Il estime l'entreprise généreuse mais sans espoir.

Il se comporte en observateur attentif des événements avec une réticence accusée vis à vis de Vichy. Avec la nomination, le 3 novembre 1940, de Ferdinand de Brinon<sup>25</sup> comme représentant du gouvernement français auprès des autorités allemandes de Paris, avec rang d'ambassadeur, sa méfiance s'accroît. Il connaît l'homme. Lorsque celui-ci prononce son allocution d'investiture favorable à une collaboration active franco-allemande, et devant le silence de Pétain<sup>26</sup>, il opte pour la Résistance active. Il y engage sa personne et son patrimoine. Il met la photographie du Maréchal la tête en bas. Lors du passage de celui-ci en Forez, il refusera de l'accueillir sur ses terres ou il souhaitait assister à une pêche en étang. Son téléphone est mis sur table d'écoute en guise de sanction. Il se tient à l'écart de la corporation paysanne « escroquerie faite au profit d'un Etat soumis à l'ennemi ». Il rompt avec son milieu social et prêche la Résistance à ses paysans.

Le comte de Neufbourg s'adonne à des études médiévales<sup>27</sup>. Il y est assisté par Marguerite Gonon, sa secrétaire, et institutrice de son état. Marguerite Gonon est passionnée de politique. Elle est anticomuniste et, en 1936, elle milite pour Dorgères et le Front Paysan. Elle est abonnée à *Je suis partout*. Ecœurée par ses prises de positions pro hitlériennes, elles s'en retire en 1937. Après les événements militaires de juin 1940, elle s'oppose d'emblée à Pétain. Le comte mettra un certain temps à lui emboîter le pas. Quand celui-ci eut surmonté ses hésitations, elle œuvre en étroite liaison avec lui. Ils vont s'appuyer mutuellement.

L'année 1941 est celle des tâtonnements. La décision fondamentale était prise. On part à la recherche des personnes partageant les mêmes aspirations en attendant de les conduire dans les voies de l'action. On s'applique à la propagande chuchotée. Marguerite Gonon incitera quelques jeunes gens à crever les pneus des voitures des fonctionnaires de Vichy. Elle y procède elle-même à l'occasion.

#### **Le camouflage du matériel militaire**

On entre dans le concret sur invitation du capitaine de Loisy. Celui-ci est chargé du camouflage du matériel dans le département de la Loire. Il est cousin du comte. Il voit Marguerite Gonon le 12 juillet 1940 pour la sonder sur les sentiments de son parent. Elle l'assure de ses bonnes dispositions d'esprit. Il ne verra le comte qu'après y avoir été incité par le général Boucherie, son ami. Il

25. Créateur du comité France-Allemagne en 1935.

26. Montoire est du 24 octobre 1940.

27. Il a, à ce titre, Marc Bloch comme correspondant.

### *Naissance de la Résistance civile dans la Loire*

lui rend visite en novembre. Le comte accepte de lui apporter son entier concours dans l'opération de camouflage des matériels nécessaires à l'équipement de divisions de réserve, l'armistice rompu. L'adjudant Louvion assure la liaison directe avec lui.

L'opération prendra une certaine extension. Elle ira d'Arthun à Feurs<sup>28</sup>. Le comte dissimulera 25 FM, 60 tonnes de munitions et une camionnette. Des armes individuelles seront déposées chez Mademoiselle d'Havrincourt, à Bétias, commune de Pommiers. Elle cachera un poste émetteur radio. Des camions seront camouflés à Poncins et à La Celle, chez Paul Guichard. De l'essence et des pneus seront entreposés à Feurs.

L'opération nécessitait de nombreuses complicités. Les agriculteurs au service du comte furent sollicités. Aucun d'eux ne se déroba. Entrés de plain pied dans la Résistance, ils répondirent à tous les appels. Marguerite Gonon servait de lien entre toutes les parties prenantes. Grâce à la présence d'esprit du comte, le lot échappa en totalité aux perquisitions ordonnées par les Allemands en novembre 1942. Il profitera aux formations de l'Armée Secrète.

#### **De « Témoignage Chrétien » au commandant Hettier de Boislambert**

Marguerite Gonon, inlassable, ne s'arrête pas en chemin. En mai 1941, elle se met en rapport avec Louis Cruvillier responsable fédéral, à Lyon, de l'ACJF<sup>29</sup>. Celui-ci est en train de transformer *La voix du Vatican*, en accord avec le RP Chaillet, en *Cahiers du Témoignage Chrétien*. Il en assure la diffusion en zone sud. Cruvillier l'amène, d'une part, à l'abbé Robert Ploton et, avec lui, à « Combat » ; d'autre part, à Jean Bergeret, étudiant en médecine, qui s'est, en tant que militant chrétien, investi avec fougue dans la Résistance. Ils s'appliqueront à faire diffuser les *Cahiers* sur Feurs et ses environs.

En octobre 1941, Marguerite Gonon est chez madame Cailliau, sœur du général. Mr. Cailliau est membre de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul à Saint-Etienne. Il visite les prisons. Huit condamnés par la cour martiale siégeant à Gannat y sont incarcérés pour activités gaullistes. Il s'agit du gouverneur des Colonies Louveau, du commandant Hettier de Boislambert, de l'Administrateur des Colonies Bissagnet, du lieutenant de l'aviation maritime Ploix, des lieutenants d'infanterie Guérin et Sarkissoff, du quartier-maître Jouan et du journaliste Pescherol.

Les prisonniers sont mis au secret dans des cachots d'une saleté repoussante où pullule la vermine. Ils sont mal nourris. Bissagnet ira jusqu'à mâcher le tissu de sa paille. En dehors des gardiens, seul l'aumônier, M. Cailliau et Mlle Heurtier, membre de « 93 », sont autorisés à les voir. L'attention des autorités de Vichy est attirée sur la fréquence des visites stéphanoises. Début 1942, les huit prisonniers sont transférés au château fort, prison de Gannat. Ils y sont mieux traités. Marguerite Gonon est hantée par l'idée de les faire évader. Elle

28. Voir *Résistance Loire*, pages 20, 35, 36 et 37.

29. Action Catholique de la Jeunesse Française.



### *La Résistance civile dans la Loire*

est entrée en relation avec la comtesse de Bonneval, mère du commandant Hettier de Boislambert. Le 1<sup>er</sup> avril 1942, elle obtient l'autorisation de faire des visites au commandant. Des colis lui sont remis. Grâce à la complicité des gardiens, elle peut s'entretenir seule à seul avec lui. Un projet d'évasion est ébauché. Mme de Bonneval s'est installée à Gannat pour y aider son fils. Elle est en relation avec un émissaire de Londres. Vichy oppose un refus catégorique à ses demandes d'allègement du sort de son fils. La solution de l'évasion s'impose de plus en plus.

Marguerite Gonon met au point un code de correspondance entre le commandant et sa mère. L'administration de Vichy s'inquiète du nombre de demandes concernant le commandant ; elle prend de nouvelles mesures restrictives à son égard. Le projet d'évasion, déjà élaboré, en est rendu plus difficile.

En juin 1942, Louis Cruvillier fait l'objet d'un mandat d'amener. Il part en quête d'un refuge. Sa femme vient d'accoucher de deux jumeaux mort-nés. Elle a besoin de soins et de repos en un lieu sûr. Marguerite Gonon, sollicitée, leur procure un gîte à Pierre-sur-Haute, commune de Jas, dans une maison mise à sa disposition par Georges Guichard. Par l'entremise de Cruvillier, Marguerite Gonon est présentée à Yvon Morandat, syndicaliste chrétien et émissaire, depuis novembre 1941, du général de Gaulle en France. Elle n'oublie pas ses détenus de Gannat et lui expose leur cas. Il accepte d'intervenir à Londres en leur faveur. La réponse ne se fait pas attendre. 48 heures plus tard, la BBC annonce : « *Christian (de Gaulle) pense à Solweig* » (Hettier).

Restait à réunir les moyens de l'entreprise : cordes, scies à métaux, fausses pièces d'identité et tickets d'alimentation et les faire parvenir aux prisonniers qui auront à les dissimuler jusqu'à leur mise en œuvre. L'opération était prévue pour août, elle du être différée. Les familles des détenus avaient été prévenues discrètement de ce qui se tramait. L'épouse de l'un d'eux, Mme Pecherol, craignait, pour des motifs inconnus, que son mari ne soit écarté de l'entreprise. Elle en informa la police par lettre anonyme. La surveillance des prisonniers fut renforcée. Il leur fut interdit d'écrire plus de trois lignes à leur famille. C'était assez pour permettre à la correspondance codée de se poursuivre. Marguerite Gonon voyageait entre Poncins et Lyon et entre Lyon et Gannat en train. Les cachettes de matériel étaient bonnes. Repoussée au 2 décembre, l'opération réussit. Trois prisonniers furent du voyage. Il y eut cependant quelques ratés. La voiture prévue était absente. Hettier de Boislambert, Bissagnet et Pécherol durent enfourcher des bicyclettes.

Hettier de Boislambert et Bissagnet gagnent Ussel. Ils parviendront à Londres par l'Espagne. Ils annoncent leur arrivée par le message BBC : « *Antoine (Hettier) bien arrivé, envoie ses affections à Marie Thérèse* » (Mme de Bonneval). Yvon Morandat, lui, est en Angleterre depuis le 18 novembre 1942.

#### **Evasion des autres détenus**

Le 2 décembre, trois prisonniers ont quitté leurs geôles. Il en reste cinq derrière les murs du château-fort. Alors même que les trois évadés sont encore en

### *Naissance de la Résistance civile dans la Loire*

prison, leurs compagnons d'infortune ne sont pas oubliés. D'autres moyens ont été conçus pour eux. Les préparatifs vont bon train. Marguerite Gonon s'est, à cet effet, reliée au lieutenant Guérin. Morandat a versé 100 000 francs à Mme Bonneval. Marguerite Gonon puise dans son capital. La liaison Gonon-Guérin s'établit d'abord par colis. Elle sera simplifiée par la suite. Les instructions étaient écrites sur papier à cigarettes qui prenait place dans des tubes de pierres à briquet glissés dans les pains ou dans la viande. Enfouis dans la pâte à pain avant cuisson, aucune trace n'apparaissait après celle-ci. Par le message : « *La voiture du terrible toto est au garage* », les détenus sont mis au courant du bon dénouement de la première opération. C'est un encouragement et un soutien moral. Un détenu alsacien, Reichert, est dans la confiance. Il ne profitera pas de l'aubaine.

L'affaire est préparée avec minutie. Guérin a fait parvenir un plan de la prison et les empreintes des clefs des cellules concernées dans le dos d'un livre. Les cellules sont situées au rez-de-chaussée. La sortie est opérée par souterrain. Les documents sont remis à Montserret, successeur d'Yvon Morandat, par l'intermédiaire de Mlle Dubreuil, secrétaire d'Yvon. Mais Montserret paraît quelque peu détaché de l'entreprise. Désespérée, Marguerite Gonon se retourne vers les RP Marty et Pol de Léon, en vain. Elle s'adresse à Dora Rivière qui la dirige sur René Vigneron.

Craignant d'éveiller l'attention de gardiens qui n'étaient pas dans le secret par de trop fréquentes visites à la prison, elle sollicite l'aide de Hélène Martinon, de Rozier-en-Donzy. Elle voit Guérin. Les gardiens assimilent ces rencontres à un flirt. Ils ont raison. Elles se termineront par un mariage. Le 31 décembre 1943, l'opération s'effectue avec plein succès. Les cinq détenues se rendront en Angleterre en passant par l'Espagne avec le concours du SAP. La persévérance et le sang froid dont a fait preuve Marguerite Gonon dans ces circonstances sont au-dessus de tout éloge.

#### **Le parachutage d'Arthun**

La liaison avec Yvon Morandat conduira à des entreprises qui, pour être en quelque sorte plus faciles, n'en sont pas moins primordiales. Il s'agit de doter l'intéressé du matériel nécessaire à l'efficacité de sa mission. Le montage de l'opération est arrêté à Biterne dans une ferme du comte. Ses terres se prêteront à sa réalisation. Marguerite Gonon s'affaire à en régler les mesures préparatoires. La réception du parachutage sera assurée par les hommes du comte. La surveillance des carrefours voisins est confiée à la brigade de gendarmerie de Feurs, enrôlée par Marguerite. La réalisation s'est effectuée le 25 septembre 1942 à Arthun. Le message habituel énonçait : « *Bien le bonjour à la bonne dame* ». Y participent : Guy de Neufbourg, Mlle d'Havrincourt, les frères Durand et Alfred Petit.

Des containers on retire du matériel d'imprimerie, du papier destiné à la presse clandestine, un poste émetteur radio et des pistolets. Le matériel d'imprimerie est livré à Lyon. Le poste radio, d'abord déposé chez Mlle d'Havrincourt, est remis au RP François Marty, prêtre du Prado de Lyon et aumônier des prisons de la ville. Les pistolets restent en Loire.

## *La Résistance civile dans la Loire*

### **Beauvoir reçoit les chefs de la Résistance**

Depuis le passage d'Yvon Morandat à Biterne, nombre de responsables lyonnais des MUR ont pris l'habitude de prendre du repos au château lors de leurs liaisons en Loire. René Vigneron<sup>30</sup> et Provisor y sont accueillis. Ils sont adjoints au chef régional de l'AS Vergaville<sup>31</sup>. Le RP François Marty et d'autres encore y viennent. Beauvoir est un point d'attache d'où l'on rayonne dans tout le département. Edouard Perroy les suivra plus tard. Le comte se relie ainsi directement à Lyon pour ses activités de résistant. Il est comme un îlot à part dans le concert de la Résistance en Loire. Marguerite Gonon multiplie les liaisons avec la capitale de la Résistance intérieure.

### **La Résistance locale**

Yvon Morandat rentré en Angleterre, son successeur, Morizot, qui vient de « Libération », n'a pas la même inclination pour le hobereau de Neufbourg. Les liens se distendent de ce côté. Marguerite Gonon, en dépit des soins qu'elle apporte aux entreprises particulières évoquées plus haut, ne s'intéresse pas moins à la Résistance locale qui a Feurs pour centre. Ses contacts avec l'abbé Ploton la conduisent dans les milieux résistants de la ville. Elle y rencontre Jean Bergeret, le charcutier Gouget et Gapiand. Jean Bergeret est étudiant en médecine. Il est animé d'une foi chrétienne profonde. Il s'est totalement investi à « Témoignage Chrétien » et à « Combat ». Aucune tâche ne le rebute. Désintéressé à l'extrême, il est courageux jusqu'à l'imprudence. Gouget est d'un dévouement sans bornes. Il dirige l'équipe locale de « Combat ». Sa foi en la victoire est inébranlable. Il deviendra, avant de prendre ses sûretés, le point de passage obligé de la Résistance à Feurs.

Ces quatre personnes forment le noyau autour duquel s'organise tout un réseau de distribution de la presse clandestine. *Les Cahiers de Témoignage Chrétien* et le journal *Combat* entrent dans le circuit. D'autres journaux, pourvu qu'ils se réclament de la bonne cause, y sont accueillis. Tous les quatre fournissent un effort particulier pour assurer la mise en sécurité des personnes menacées par la police de Vichy ou par le SD. Les liens avec Saint-Etienne, en dehors de l'abbé Ploton, sont des plus ténus.

### **Conséquences immédiates de l'invasion allemande de la zone sud**

L'invasion, le 11 novembre 1942, de la zone sud par les forces de la Wehrmacht, cause des soucis au comte. Il craint pour ses matériels militaires. Il ne sait pas encore que Vichy a livré les plans de stockage à l'ennemi. Il décide de prendre des mesures immédiates pour soustraire son lot aux investigations. Le 20 novembre, venant de Vichy, des gendarmes entament les perquisitions. Il y en

30. Mort à Dora.

31. De son vrai nom Ducasse, fusillé le 29 septembre 1944.

### *Naissance de la Résistance civile dans la Loire*

aura quatre. Le préfet Potu menace le comte d'arrestation. Les recherches, heureusement, sont infructueuses. Une commission allemande, dirigée par le capitaine Otto accompagné d'un capitaine et d'un commissaire de police français, succède aux gendarmes en décembre. Par deux fois ils s'en retournent sans résultat.

Le comte ne s'est pas endormi. Il a mobilisé les paysans qui l'entourent. Il leur révèle l'existence du dépôt. Tous répondent à son appel. Dès le 12 novembre, on assiste à un carrousel de nuit tout autour de Biterne. Y participent : le chauffeur du comte, Pétrus Durand, son frère, le garde privé du domaine, Alfred Petit, chef de gendarmerie en retraite, les frères Merle et Michel, fermiers. Avec cinq tombereaux, ils déménagent 800 000 cartouches et les immergent dans les étangs d'où ils sont facilement récupérables. Les FM sont enfouis dans les fenils. Le véhicule est caché sous les fagotiers. Marguerite Gonon faisait le guet. L'opération dura trois nuits. Les patrouilles allemandes firent leur apparition à Biterne. enfin vide, au matin du quatrième jour.

#### **Protection des réfractaires au STO**

L'année 1943 allait orienter les activités du tandem dans une autre direction. D'autres interlocuteurs font leur apparition en plaine du Forez. Le gouvernement de Vichy venait, à la demande des Allemands, de décréter le Service du Travail Obligatoire en Allemagne pour les jeunes gens âgés de 20 à 22 ans. Il en est parmi eux qui sont désireux de se soustraire à la réquisition. Il faut leur procurer un abri et des moyens de subsistance. Toute une organisation est à créer.

A l'instigation de l'abbé Robert Ploton, Gouget s'y emploie. Il bénéficie de l'aide du comte de Neufbourg et de l'équipe locale de « Témoignage Chrétien » emmenée par Marguerite Gonon et Jean Bergeret. Le clergé campagnard prête son concours. Bergeret père, Pierre Villemagne, Dora Rivière de Saint-Etienne prennent part à l'entreprise. Le comte de Neufbourg y engage ses moyens. Le dispositif comporte l'accueil par des charbonniers et des paysans, un centre de triage, le maquis et le réseau de rabatteurs. Des précautions sont prises pour démasquer d'éventuels délateurs.

Le maquis est formé en mars 1943. Il s'installe à 2 km au nord-ouest de l'Hôpital-sous-Rochefort. Il est placé sous l'autorité de l'abbé Michel. Les jeunes originaires de Feurs y sont directement affectés. Il ne dépassera pas la douzaine de maquisards. Les jeunes en provenance de l'extérieur ne les rejoignent qu'après avoir subi une épreuve préalable. Ils sont, à cet effet, dirigés par Gougert ou Gapiand sur le centre de triage, lequel fonctionne, depuis le 23 mars, à Biterne. Marguerite Gonon fait passer le test initial.

Les tièdes sont répartis entre les charbonniers de Poncins ou de Cléppé. Des paysans en acceptent quelques-uns, qui leur apportent un complément de main d'œuvre. Les plus décidés vont au maquis. Les fausses cartes d'identité sont fournies par Georges Guichard, adjoint au maire de Feurs. Jean Beau fabrique de faux cachets. Les élus, étudiants ou ouvriers, ont quelque peine à s'adapter à leur situation nouvelle. Leur séjour leur apparaît comme un week-end prolongé.



### *La Résistance civile dans la Loire*

L'entretien des locaux laisse à désirer. Une discipline minimale — hygiène — leur est inacceptable. Ils se montrent avec ostentation et négligent toute précaution dans leur correspondance. Cette présence inhabituelle ne tardera pas à s'ébruiter. Les bavardages iront bon train dans les cafés de Boën-sur-Lignon. En juin, un réfractaire nommé Lacroute, alléché par les deniers de Juda, en informe les agents stéphanois du SD. Averti à son tour, Gustave Gimon, agent du contre-espionnage français, alerte ses services. René Vigneron répercuta sur le comte. Des dispositions immédiates furent prises pour faire échec à toute incursion des agents allemands.

Les jeunes placés en chantier de charbonnage sont dirigés sur d'autres refuges. Ceux de Biterne et de l'Hôpital-sous-Rochefort sont repliés sur Saint-Georges-en-Couzan où Jean Bergret et l'abbé Michel ont loué des fermes sur les hauteurs boisées. Privés de chef, ils s'y occupent à l'avenant. Ils y sont détectés par le SD. Leur gîte est incendié. Prévenus à temps par le chef de la brigade de gendarmerie de Noirétable, Faurichon, ils ont pu s'esquiver et se dispersent. Un seul d'entre eux, Duverger, tombe aux mains de la police française ; il fera trois mois de prison. Des éléments de qualité ont été maintenus dans les fermes, ils s'emploient à l'entretien du matériel militaire camouflé. En juin 1944 ils seront incorporés dans l'une des unités combattantes de l'AS du Montbrisonnais en cours de formation.

Cet échec ne ralentit pas l'ardeur des promoteurs de l'opération. Ils créent une filière en vue d'acheminer les plus exposés sur le Vercors. Les circonstances aidant, ils reconstituent, dès août 1943, dans le Velay, au sud du massif du Meygal, un second maquis. Entre-temps, Jean Beau a succédé à Gouget à la tête du groupe de « Combat » à Feurs. Le nouveau maquis se place dans le cadre de l'organisation générale des maquis des MUR. IL est directement subordonné à la Région par les soins de René Vigneron.

César Garnier, ancien responsable départemental de « Combat », en difficulté avec la police, a trouvé refuge tout près de Boussoulet. Son prédécesseur, Jean Perrin, frais évadé du camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, l'y rejoint aussitôt. Leur contact avec l'abbé Ploton est permanent. Il les incite à la constitution d'un nouveau maquis dont Jean Perrin prendra la responsabilité. Dès le 4 août, Gouget et trois de ses amis s'installent à Fontclause avant de passer à Boussoulet. Trois autres les suivent en septembre. Au 1er janvier 1944, il est rattaché à l'AS de la Loire. Il en deviendra, sous le nom de « GMO du 18 juin », l'un des plus beaux fleurons.

#### **Arrestation du comte de Neufbourg**

Les rumeurs consécutives à la présence des réfractaires, la dénonciation de Lacroute, ne manquent pas d'attirer l'attention du SD stéphanois sur Beauvoir. Le 1er septembre 1943, cinq de ses agents se présentent au château. A leur vue, le comte tente de fuir. Ils ouvrent le feu sur lui sans l'atteindre. Ils finissent par se saisir de sa personne et le traitent sans aménité. Il est roué de coups : coups de crosse de pistolets, de poings, de pieds et de canne. Il est giflé. Rien ne lui est épargné. Plusieurs personnes présentes au château, LL AA RR les princes et

### *Naissance de la Résistance civile dans la Loire*

princesses de Bourbon-Sicile et d'Orléans protestent en vain contre ces brutalités. Le Dr Charlot de Boën-sur-Lignon, s'approche de lui malgré les menaces. Le curé Rolly l'administre de loin. Le jeune Cote, en croisant les voitures du SD avec son tombereau, chantait la Marseillaise. Le personnel du château, qui n'avait pu fuir pour alerter les réfractaires des fermes, était aligné le long d'un mur.

Jeté au cachot, le comte est laissé deux jours sans manger. Il est interrogé sans ménagement. Les adjudants Walter Pruss et Otto Schrotten s'acharnent sur lui jusqu'à provoquer l'intervention du chef du SD, Albert, qui s'interpose. Dès le 3 novembre, Marguerite Gonon se présente au SD pour protester de l'innocence du comte. Elle offre de passer une nuit dans les locaux du SD pour y répondre à un interrogatoire. Son offre est acceptée. Sa déposition est identique à celle du comte. Elle est libre. Elle revient chaque jour à la charge. Elle voit Neumann — il n'est pas francophobe — et elle établit de bons rapports avec lui. Le 17 septembre, le comte est libéré.

#### **Contacts avec les capitaines Marey et Colliou**

Durant ces événements, Marguerite Gonon, reçoit la visite du capitaine Jean Marey, chef départemental de l'AS de la Loire, puis, celle de Colliou, responsable de l'AS pour l'Allier. Celui-ci lui est envoyé par le DR Replat, dentiste à Roanne et membre de l'ORA. Marey est un ami personnel du frère de Marguerite. Elle a des contacts avec lui à Poncins ou à Feurs chez Georges Guichard. Le comte se joint parfois à eux. Ses hommes sont ainsi rattachés à une organisation militaire reconnue, l'AS de la Loire. Ces rencontres auront, entre autres conséquences, celle de partager les matériels militaires détenus à Biterne, par moitié, entre deux départements.

#### **Le sous-secteur AS de Feurs**

Les visites de Marey eurent pour effet de rattacher les équipes de Feurs issues de « Combat », avec Jean Beau pour chef, à l'AS de la Loire. Dans le cadre des structures départementales de l'organisation, ces équipes sont incorporées au secteur est de la plaine du Forez avec rang de sous-secteur. Elles se livrent à leurs premiers actes de guerre au moment du débarquement allié sur les côtes normandes. Le 11 juin, Jean Beau, parti récupérer un dépôt d'essence se fait cueillir, avec ses quatre amis, par une patrouille allemande de routine. Déportés à Neuengamme, un seul d'entre eux reviendra.

Marguerite Gonon assure l'intérim du sous-secteur. Fin juin, le Dr Eyraud la met en présence d'un saint-cyrien, lieutenant d'aviation, qui désire servir dans les rangs de la Résistance. Il prend la place de Jean Beau à la tête du sous-secteur<sup>32</sup>.

32. Voir *Résistance Loire*, page 140.

### **Le CLL de Feurs**

Au printemps de 1944, les organisations de la Résistance reconnues par le CFLN sont chargées de la mise en place des organes destinés à assurer l'administration des collectivités locales après la Libération. Edouard Perroy, professeur d'histoire en Sorbonne, diligente l'opération. Recherché à Paris, il est arrivé à Feurs en novembre 1943. Il loge chez Georges Guichard. En sa qualité de médiéviste, il partage les travaux du comte. Il passe de Feurs à Rozier-en-Donzy et, de là, à Saint-Etienne ; il lui incombe de susciter la création de comités locaux de la Libération dans le département.

Marguerite Gonon, compte tenu de l'arrestation de Jean Beau, lui propose la candidature de Dory d'Equipes Chrétiennes pour assurer la présidence du CLL de Feurs. Elle y siège en qualité de membre, également au titre des Equipes Chrétiennes. Peu préparée au jeu des comités, elle se retire quelques semaines après être entrée en fonction.

Le comte de Neufbourg présidera le CLL d'Arthun jusqu'aux élections municipales de 1947.

### **Caractère particulier du tandem**

L'action de résistance du tandem Neufbourg-Gonon représente l'une des facettes du monde clandestin, né d'initiatives individuelles avant même la gestation des grandes formations politiques ou militaires qui vont apparaître au grand jour à la Libération. Après avoir surmonté les interrogations bien légitimes de l'un d'eux, le tandem va s'opposer aux entreprises de Vichy et travailler à la défaite de l'Allemagne. Refusant toute compromission avec l'idéologie communiste, il ne songe qu'à mettre ses actes en conformité avec son choix. Tous les deux n'ont plus d'autre objectif que celui de servir corps et âme en engageant leur personne et leurs biens.

Le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon ont, en fait, indépendamment de leur apport au CDM, et cela jusqu'à la fin de 1943, agi de leur propre chef sans s'inféoder à une organisation particulière, sans se préoccuper de hiérarchie d'où qu'elle vienne. Ils frappent à toutes les portes dès que les nécessités de l'action le leur imposent. Si, par ses convictions religieuses, Marguerite Gonon a des liens privilégiés avec les Equipes Chrétiennes, elle se sent libre de s'adresser à toute personne en laquelle elle reconnaît un maillon apte à servir ses desseins.

Ce comportement, dans le milieu ambiant, fut sans doute un gage d'efficacité. Comment libérer Hettier de Boislambert sans le concours d'Yvon Morandat ? Comment soustraire les réfractaires de l'Hôpital-sous-Rochefort aux recherches du SD sans l'intervention de René Vigneron ? Mais il y a aussi son envers. Pourquoi céder à l'Allier la moitié d'un dépôt d'armes et de munitions ? La Loire se trouvait alors dépourvue. Colliou n'avait rien à faire hors de sa zone de responsabilité. Sans doute s'agissait-il encore et partout du combat libérateur du sol national. Seuls, de ce point de vue, sont à retenir les mérites

*Naissance de la Résistance civile dans la Loire*

éminents des acteurs. On admettra, toutefois, que des responsables de l'AS de la Loire soient en droit d'exprimer quelques regrets pour avoir été privés, alors qu'ils en avaient besoin, d'une part importante des réserves constituées dans le département, et pour lui, par le CMD.

A l'heure des récompenses et malgré son insistance, les hommes du comte furent oubliés. Marguerite Gonon n'est pas médaillée de la Résistance<sup>33</sup>.

33. Sources : Témoignage écrit du comte Guy de Neufbourg. Témoignage écrit de Marguerite Gonon. Eléments divers recueillis par l'auteur.



## MARGUERITE GONON ET LE MONDE AGRICOLE

**S**i Marguerite Gonon n'était pas paysanne dans ce sens qu'elle n'a jamais mis en valeur une exploitation agricole, on peut cependant dire qu'elle était paysanne forézienne, ce mot étant pris dans son sens littéral : car c'était bien une fille du pays forézien.

La petite-fille de la meunière de Saint-Médard, la fille de l'instituteur de Poncins, la maîtresse d'école d'Arthun, la benjamine de l'équipe des Chartes du Forez, l'Ingénieur du C.N.R.S., la conteuse que nous aimions, toutes les étapes de sa vie ont reflété l'image du pays de Forez.

Un jour, en matière de boutade, ce qui la fit bien rire, je lui disais qu'après son départ, on serait amené à modifier les armes de Forez, tellement nous assimilions sa personne à la province. Nous ne pourrions plus les lire : "de gueules au dauphin d'or" mais nous dirions : "de gueules à la marguerite d'or".

Elle avait tellement vécu, en particulier à travers les testaments, avec les paysans foréziens qu'elle leur vouait une affection particulière.

\* \*  
\*

C'est tout de suite après la fin de la guerre de 1939-1945 que Marguerite Gonon se mit au service des agriculteurs. Le comte de Neufbourg fut le premier président de la C.G.A., dès que les institutions furent remises en place et, tout naturellement, Marguerite Gonon se retrouva au secrétariat de la fédération Départementale des Maisons Familiales aux côtés de François Dubanchet et de Paul Guichard (du Casino).

Et oui, à cette époque il fallait reconstruire, on avait besoin de tout le monde. Il n'y avait ni exclusion, ni chômage. Personnellement, je suis arrivé beaucoup plus tard, en 1954, mais je pense que Marguerite Gonon a dû rester au moins jusqu'en 1960 au service direct de la formation des jeunes agriculteurs, puisque tel est le but des Maisons familiales d'apprentissage rural qui fonctionnent toujours.

Il suffit de lire avec attention les textes des articles que Marguerite Gonon avait donnés à *Paysans de la Loire* et qui sont repris dans le *Passé forézien* pour saisir combien elle connaissait et comprenait le milieu paysan de la Loire.

*Vivre avec ces hommes et ces femmes - écrivait-elle - n'est pas ennuyeux un seul instant car, à travers leurs occupations, leurs préoccupations, leurs ruses... ils redeviennent si proches qu'ils sont aussi vivants que leurs arrière-petits-enfants d'aujourd'hui.*

**René de BECDELIEVRE**

## MARGUERITE GONON ET NÉRONDE

Ancienne châellenie des comtes de Forez, patrie du père Coton (confesseur du Vert Galant), fief jacobin pendant la Révolution, Néronde est un village des "Monts du matin" qui dormait tranquillement à l'ombre de sa chapelle et de ses tours médiévales. Une bonne fée est passée par là, a provoqué la création d'un groupuscule de curieux du patrimoine ou plutôt l'a mis au monde et accompagné avec patience, simplicité, complicité.

1984 : un béotien parachuté dans la région s'interroge sur la "tour Coton", le porche de l'église romane, les fresques de la chapelle. "Vous devriez demander à Mademoiselle Gonon" lui conseille-t-on de partout. Il lui écrit, ignorant que chaque jour elle reçoit des demandes analogues en provenance d'amateurs de tout acabit : érudits locaux, chercheurs en généalogie, étudiants peinant sur un mémoire...

Et de suite une réponse :

*Dimanche 9-12-84 (avec un beau rayon de soleil !)*

*Merci, Ami, de votre lettre...(...)"*

Deux pages de conseils pratiques, de références et d'adresses se termineront sur :

*Bien entendu, je serai heureuse de vous rencontrer. Seriez- vous libre le..., le..., ou le... Soyez sûr que je serai très heureuse de bavarder avec vous. Signé : inà viyi planardà,*

M. G.

(son quémandeur avait peut-être touché un point sensible en lui parlant de son affection pour le parler régional et le patois).

De cette rencontre au musée de Feurs, où Mlle Gonon brossait pour un seul novice la fresque de l'histoire du Forez, naissaient plusieurs projets : celui de l'étude du patois de Néronde et celui de l'A.D.N. (Association des Amis de Néronde).

Au fil de l'enquête linguistique auprès de M. Vignon et de M. Guerpillon, Marguerite Gonon s'intéresse au travail et écrit des pages et des pages de remarques, interrogations, suggestions, toujours enthousiastes et personnelles ("La réflexion de votre témoin est parfaitement juste ; il faut la mettre, bien sûr ! J'ai parlé patois dès que j'ai été en âge de le faire convenablement, vers 4 ans, en 1918, donc ! Ca a beaucoup changé depuis 1945...").

Précise et exigeante aussi : "attention, votre 3<sup>e</sup> série d'exemples ne colle pas : portillon n'est pas porte, fenêtron n'a pas d'équivalent en français ; "salière" français désigne deux objets différents : A/ la boîte à sel ; B/ la salière. Le franco-provençal a les deux mots : saliri et salino." Et d'offrir, comme ça, en passant, "au cas où ça vous intéresserait", le *Lexique du parler de Poncins* à son timide apprenti.

Arrive le moment du D.E.A. de dialectologie (avec J.B. Martin, qu'elle connaît bien !). Elle relit patiemment les épreuves - y compris l'harassante partie phonétique - et les accompagne de dix grandes pages de nouvelles pistes :

"Quand la poule écarte les ailes, gonfle ses plumes et crie pour protéger ses petits, dit-on que "la poulay s'éjarmete" ? (...) "le soc de l'araire, c'est "la rèli" (du latin regula, la règle)... Pour la raie mal tracée, essayez de retrouver "il fait un kayo, il a vara i..." (...) Par "marécage", Nauton entendait ce que vous et moi appelons : une mouille : "ina mwoyi" ; mais essayez de retrouver "ina nauta" (idée de trou d'eau, de source qui stagne..."

Et ce passage, qui si souvent me revient à l'esprit en poussant du pied un bout de tuile cassée :

*Un tesson : essayez de retrouver le vrai mot : "toé". Ma mère me disait que, quand elle était petite, elle n'avait pas de "dînette" de poupée ; elle s'amusait aussi bien avec des "toé"...*

Dix pages de remarques, de relances, de confidences : ce n'était pas seulement sa science qu'elle partageait, c'était son coeur. Quelle émotion à lire ces pages !

*Surtout ne changez pas votre conclusion : vous n'arriverez jamais à être un cuistre ! Consolez-vous, car la race en est vigourette et florissante... Mais si vous avez le temps, un jour, aux Archives, regardez Documents linguistiques de la France, série franco-provençale, I, Forez, p. 334 sq ; c'est le frère du comte qui écrit au prévôt de Néronde...*

Ainsi allait naître l'Association des Amis de Néronde, sous l'oeil bienveillant de Mademoiselle Gonon. "Néronde, ville fortifiée sur les limites du Beaujolais, ennemi du Forez (on s'est "vachement" battu, aux XI-XII<sup>e</sup> s. !), était ville seigneuriale comtale. Dès 1534, date du rattachement du Forez au royaume, toutes ces forteresses ont été, systématiquement, occupées par les soldats du roi (cf. Pouilly-lès-Feurs et ses graffitis royalistes). On y a imposé, plus qu'ailleurs, le français..."

1987 : publication d'*Approches du passé de Néronde*, première esquisse de compilation bric-à-brac de 2 000 ans d'histoire locale, du Romain TITUS MESSALA à Louis de Serres et Mgr Lavallée, en passant, bien sûr, par les documents médiévaux publiés par Marguerite Gonon. Ce n'est pas rien d'entendre en direct Renaud de Forez s'adresser au prévôt de Néronde :

*Chatellayns, nous vos mandons que vos facys retrayre totes les gens et bestes de vostre chatellanie, quar sachis que Mossé Saguins (Seguin de Badefol) et Loys Rambaus (célèbres "routiers" du XIV<sup>e</sup> s.) feront totz le damago que yl porant sus les pays...*

A la dernière page de cette publication, on trouve la liste des testateurs nérondois des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles., rassemblée et présentée par Mlle Gonon, accompagnant l'acte de naissance de l'A.D.N. "qui s'efforcera de mettre en valeur le patrimoine local (prestigieux ou modeste), de rassembler les souvenirs (familles illustres comme paysans ou tisseurs) et d'aider à l'animation du village".

Et pendant dix ans, entre ses publications savantes, ses conférences et ses coups de main tous azimuts, Mademoiselle Gonon a trouvé le temps d'accompagner les premiers pas de son enfant. C'est elle qui guidait l'A.D.N. lors de sa première sortie (15 mai 1988) à Montbrison et Champdieu. Un an plus tard, elle venait dans la "salle rouge" de la mairie présenter un de ses films sur le Forez lors de l'assemblée générale... Une autre fois, pour discuter avec des anciens. Elle avait pris Néronde sous son aile comme elle avait accueilli et guidé tant de gens, tant de villages. Et il était amusant de lire sous sa plume, au fil d'une correspondance pétillante et pétaradante, des

portraits au vitriol ou à la pointe sèche de personnalités en vue, alors qu'elle gardait toute sa tendresse pour les enfants, les "petites gens", les abîmés de la vie.

Tous les deux mois depuis ses débuts, l'A.D.N. publie un petit bulletin, *Jarnicoton*, sorte de petit frère malingre et hétéroclite de *Village de Forez*. Dès le premier numéro on y trouvait entre les photos de conscrits, les souvenirs des années 30 et les bribes d'histoire locale, un mot de Mademoiselle Gonon. C'était pour préciser l'étymologie de la "place du Plâtre" (du latin "emplastrum" --> la pyôtrà : la boue... la place publique où l'on piétinait...)... pour donner quelques images inattendues du clergé au XIV<sup>e</sup> siècle, ou simplement un bonjour à la population. Juste avant de nous quitter, elle autorisait l'A.D.N. à publier à nouveau "le cancornant" de ses *Contes de la meunière*. Et le jour où elle est partie, j'ai attrapé un gros essaim que j'ai donné à un ami : je suis sûr que c'est son dernier cadeau.

Le dernier ? non. Chère Marguerite, vous avez entendu comment les gens de Néronde parlaient de vous quand ils ont su "la nouvelle". Ils avaient perdu plus qu'une amie, quelqu'un de la famille. Mais en même temps, on sentait que vous êtes toujours là avec votre regard vif et vos intonations malicieuses, vivante dans tous ces gens simples que vous aimiez et pour lesquels vous vous partagiez inlassablement comme le bon pain.

**René BERCHOU**

## TEMOIGNAGE

J'ai connu Marguerite Gonon et j'ai pu apprécié son érudition et sa passion pour l'histoire du Forez. La simplicité cordiale des entretiens que nous avons eus m'a éclairée autant que les anecdotes multiples dont elle aimait émailler ses récits m'ont ravie.

Lorsque j'allais la voir à la Maison commune de Feurs, les heures passaient avec une incroyable rapidité. La dernière fois, elle m'a reçue dans la bibliothèque, et tout l'après-midi elle s'est intéressée aux questions diverses que je lui ai posées. Les misères dont elle était envahie dans toute son humanité n'avaient entamé ni sa vivacité d'esprit, ni sa disponibilité envers autrui. Elle avait horreur des pédants, elle aimait la population rurale du Forez et cela la rapprochait de tous. Elle donnait son savoir avec tant de saveur et de générosité qu'elle a été le déclic dans l'intérêt que je porte à notre province commune. Elle aimait la vie et la famille et parlait avec affection de ses petits-neveux et arrière-petits-neveux !

Lorsque j'allais la voir, elle demandait toujours que mon mari aille la saluer quand il venait me chercher ; même s'il était en tenue de jardinier ou de mécanicien : "ne me serrez pas la main, lui disait-elle, vous me la casseriez !... Mais faites-moi la bise !"

Ainsi a été pour nous Marguerite Gonon.

**Marie GRANGE**

## MARGUERITE GONON : BIBLIOGRAPHIE

*Il n'y a pas d'authentique culture  
sans partage des connaissances.*

(Marguerite Gonon)

### 1939

- Contes foréziens (lous contes de la Mouniri), introduction de J. E. Dufour, Bulletin de la Diana, 1939, t. XXVII, n°1, p. 1-130, carte.

### 1941

- Registre de la thaille subsidiaire et vingtième de Montbrison, Bulletin de la Diana, 1939-1941, t. XXVII, n°4, p. 227-443.
- Les noms de personnes à Montbrison en 1789, d'après le rôle des tailles, Bulletin de la Diana, 1939-1941, t. XXVII, n°4, p. 23-30.

### 1944

- Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, publiées sous la direction de Georges Guichard, comte de Neufbourg, Edouard Perroy et J.E. Dufour, tables, II, établies par Marguerite Gonon, Mâcon, Protat Frères, 1944, 384 p.

### 1947

- Lexique du parler de Poncins, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1947, XII-340 p., ill., 2 cartes hors-texte.
- Le folklore, in Manuel d'études foréziennes, Recueil de Mémoires et Documents sur le Forez publiés par la Société de la Diana, tome XVI, 1947, p. 265-267.

### 1948

- Les remèdes au village, Bulletin de la Diana, 1948, t. XXXI, n°1, p. 96-99.
- Les archives des Berthaud de Jas, Bulletin de la Diana, 1948, t. XXXI, n°1, p. 100-204.

### 1950

- En marge d'enquêtes philologiques, Bulletin de la Diana, 1950, t. XXXI, n°1, p. 245.

### 1950-1956

Participation à :

- Gardette (Mgr Pierre) en collaboration avec Durdilly (P.), Escoffier (S.), Girodet (H.), Gonon (M.), Vurpas-Gaillard (A.-M.) : Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais, Lyon, Publications de l'Institut de linguistique romane des Facultés catholiques de Lyon, 5 volumes, 1950-1956. Réédition, Paris, C.N.R.S., 1967-1984.

- Enquêtes de Marguerite Gonon à : Saint-Marcel-d'Urfé (août 1946), Arthun (août 1946), Jas (1946), Sury-le-Comtal (1946), Saint-Maurice-sur-Loire (août 1947), Saint-Jodard (1947).

#### 1951

- Testaments foréziens, 1305-1316, publiés par la Fondation Georges-Guichard - Association des Chartes du Forez, 1951, CX-476 p.

#### 1952

- Observations sur les registres de notaires de Montpellois (XVI<sup>e</sup> s.), Bulletin de la Diana, 1952, t. XXXI, n°4, p. 316-317.
- Le passé et nous, Saint-Etienne, Chambre d'agriculture, s.d. (1952), 7 p. n.p.

#### 1953-1954

- Le cadre de vie en Forez au Moyen Age d'après les testaments foréziens, 1305-1315.
  - La maison, Bulletin de la Diana, 1953, t. XXXII, n°3 , p. 66-69.
  - Le mobilier, Bulletin de la Diana, 1954, t. XXXII, n°4, p. 93-96.
  - Le vêtement, Bulletin de la Diana, 1954, t. XXXII, n°5, p. 103-106.
- En collaboration avec Georges Guichard, le comte de Neufbourg et J. E. Dufour : Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XIII, Mâcon, Protat Frères, 1954, 455 p.

#### 1955-1956

- En collaboration avec Georges Guichard, le comte de Neufbourg et Edouard Perroy : Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, tome XIV, Mâcon, Protat frères, 1955, 400 p.
- Les étangs, Saint-Etienne, Chambre d'agriculture, br. n°51, s.d., (1955), 24 p., non paginée.
- Des legs aux "Spurii", notes sur un testament forézien de 1361, Mémoires et Travaux de la société d'Histoire du Droit, 1955, fasc. 3, p. 11-13.
- Comptes relatifs à la construction du clocher de Bonlieu (1302-1305), Bull. Diana, 1955, t. XXXIII, n°3, p. 90-102 et 1956, t. XXXIV, n°1, p. 3-21.
- Essai d'un glossaire forézien d'après les testaments des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, Archivum Latinitatis Medii Aevi, Bruxelles, t. XXV, fasc. 2, 1955, p. 143-154 et t. XXVI, fasc. 1-2, 1956, p. 75-140 et fasc. 3, 1956, p. 235-247.
- En coll. avec le comte de Neufbourg : Le questionnaire de Lambert d'Herbigny, intendant du Lyonnais (1697), Revue d'Histoire Moderne, 1956, t. 3, n° avril-juin, p. 138-155.

#### 1957

- En collaboration avec le comte de Neufbourg : Les Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XV : Les dîmes en Forez, Mâcon, Protat Frères, 1957, 213 p.

#### 1960

- En collaboration avec le comte de Neufbourg : Chartes de Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XV, annexe : Les neumes en Forez, historiette du pays de Nemo, Mâcon, Protat Frères, 1960, 58 p.
- La vie religieuse en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle et son vocabulaire d'après les testaments, Archivum Latinitates Medii Aevi, Bruxelles, 1960, t. 30, fasc. 2 et 3, p. 232-283.
- La langue forézienne dans les registres audienciers du XIV<sup>e</sup> siècle, Revue de linguistique romane, t. XXIV, n° 93-94, janvier-juin 1960, p. 30-68.

### 1961

- Les institutions et la société en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, Paris, Klincksieck, 1961, 232 p.
- La vie familiale en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle et son vocabulaire d'après les testaments, Paris, Les Belles Lettres, 1961, 275 p.

### 1962

- En coll. avec le comte de Neufbourg et Edouard Perroy : Les Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XVI, Mâcon, Protat Frères, 1962, 233 p.
- En collaboration avec le comte de Neufbourg et Edouard Perroy : Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XVII, Mâcon, Protat Frères, 1962, 525 p.
- Mots de français local à Pouilly-les-Feurs, Revue de linguistique romane, t. XXVI, p. 102-103, janvier-juin 1962, p. 90-100.

### 1963

- Etude sur les terriers de Sury-le-Comtal, XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. La propriété paysanne, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1963 (avril-décembre 1962), p. 315-323.

### 1965

- Table des testateurs foréziens (1314-1469), Mâcon, Protat Frères, 1965, 162 p.
- Glossaire forézien du XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, Revue de Linguistique Romane, t. 28-29, Documents et Mémoires publiés par l'Institut de linguistique romane de Lyon, 3 tomes, 1965, 40 p., 46 et 46 p.
- Note sur les deux châteaux de Saint-Chamond, Bulletin de la Diana, 1965, t. XXXIX, n°2, p. 45-46.

### 1966

- Elégances foréziennes au XVIII<sup>e</sup> siècle dans un petit village (Pouilly-les-Feurs), Bulletin de la Diana, 1966, t. XXXIX, n° 6, p. 248-253.
- La Loire, lien ou obstacle en Forez, au Moyen Age, Bulletin de la Diana, 1966, t. XXXIX, n°7, p. 289-301.
- L'inventaire des biens d'un citoyen de Lyon en 1327, Mélanges Pierre Gardette, Travaux Linguistiques et Littéraires, 1966, t. 41, n°1, p. 191-196.

### 1967

- Un village forézien : Saint-Marcellin, (présentation du livre de l'abbé Pinton), Bulletin de la Diana, 1967, t. XL, n°2, p. 108.
- Les noms d'arbres en Forez au Moyen Age, Actes du 89<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, Lyon, 1964, Bull. Philologique, 1967 (travaux de 1964), p. 417-421.
- L'alimentation traditionnelle en Forez, exemples pris en 1935 dans deux villages : Arthun et Poncins, Archéocivilisation, 1967, nouvelle série, n°3-4, p. 56-60.
- Foréziens et Lyonnais en pèlerinage aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles d'après leurs testaments, Bulletin de la Diana, 1967, t. XL, n°4, p. 165-171.
- Etude sur un groupe de testaments lyonnais des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1967, n°avril-juin, p. 255-262.



- Les testaments lyonnais, Actes des Journées internationales d'histoire du Droit, Montpellier, 1966, Recueil mensuel des travaux de la Société d'histoire du droit, 1967, fasc. 6, p. 69-74.
- En collaboration avec Etienne Fournial : Compte de la réparation du donjon et de la construction de la chambre des comptes de Montbrison, 1382-1383, Paris, Klincksieck, 1967, 48 p.
- La leçon des vieux parchemins, conférence prononcée le 8 novembre 1967, Saint-Etienne, Centre Départemental de Documentation Pédagogique, Annales des conférences, 1967, 8 p.

#### 1968

- Les surnoms dans les testaments lyonnais du XIVE au XVIe siècle, Festschrift Walter von Wartburg zum 80. Geburtstag, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1968, t. II, p. 51-62.
- Les testaments foréziens au XV<sup>e</sup> siècle, aperçu juridique, Etudes Foréziennes, I, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1968, p. 71-87.
- Les testaments foréziens, Bulletin des Amis du Vieux Saint-Etienne, 1968, n°70, p. 16-18.
- Les noms de métiers en Forez au XV<sup>e</sup> siècle, d'après les testaments, Bulletin de la Diana, 1968, t. XL, n°5, p. 185-198.
- Métiers lyonnais du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, d'après les testaments, Cahiers d'Histoire, 1968, t. 13, n°3, p. 285-302.

#### 1969

- La vie quotidienne en Lyonnais d'après les testaments, XIVE-XVIe siècle, Paris, Les Belles Lettres, 1968-1969, 578 p.
- Taille, dîme et tâches en Forez au XV<sup>e</sup> siècle, d'après les testaments, Bulletin de la Diana, 1969, t. XLI, n°1, p. 5-13.
- Que veulent dire nos noms de famille ?, Paysans de la Loire, n° 849, 28 juin 1969.

#### 1970

- Les Chartes de Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XX, tables, t. IV, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1970, 488 p.
- Relations Forez-Etranger au XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, avec, en appendice, Les prix des denrées qui apparaissent dans les testaments au XV<sup>e</sup> siècle, Etudes Foréziennes, volume 3, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1970, p. 167-175.
- Les dots en Forez au XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments enregistrés en la chancellerie de Forez, Mélanges P. Tisset, Recueil de Mémoires et Travaux de la Société d'histoire du droit écrit, fasc. VII, 1970, p. 247-265.
- Les alleux en Forez au XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, Bulletin de la Diana, 1970, t. XLI, n° 6, p. 211-215.
- Les censives en Forez au XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, Bulletin de la Diana, 1970, t. XLI, n°6, p. 217-234.
- Les plaisirs de la table en Forez au XVe siècle, Actes du 4e Congrès de langue et littérature d'oc, Avignon 1964, 1970, p. 495-501.
- L'intervention des témoins dans les testaments nuncupatifs en Forez, Journées internationales d'Histoire du Droit, Toulouse 1970, Revue d'Histoire du Droit, 1970, année 48, n°4, p. 682-693 et Bulletin de la Diana, 1970, t. XLI, n° 7, p. 241-252.

- Les étangs du Forez, Paysans de la Loire, n°876, 3 janvier 1970.
- La vie familiale au Moyen Age, Paysans de la Loire, n°880, 31 janvier 1970.
- Les patois du Forez, Paysans de la Loire, n°881, 7 février 1970.

#### 1971

- Pourquoi quelques textes foréziens du XIII<sup>e</sup> siècle furent rédigés en dialectes locaux, non en latin, Bulletin des Amis du Vieux Saint-Etienne, 1971, n°81, p. 18-19.
- Le terrier de la seigneurie de Rochetaillée (1652), Bulletin de la Diana, 1971, t. XLII, n° 4, p. 119-123.

#### 1972

- Inventaire des meubles trouvés au château de Montverdun par un huissier (appartenant au sieur Chambon, prêtre), Zeitschrift für romanische Philologie, 1972, vol. 88, n°1-3, p. 133-138.
- Cens doublant et tierçant, Bulletin de la Diana, 1972, t. XLII, n°5, p. 187-188.
- Les confréries en Forez au XV<sup>e</sup> siècle d'après les testaments, Bulletin de la Diana, 1972, t. XLII, n°7, p. 219-236.

#### 1973

- En collaboration avec Edouard Perroy et Etienne Fournial : Les Chartes de Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XXI, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1973, 469 p.
- La langue vulgaire écrite des testaments foréziens, Publications de l'Institut de linguistique romane de Lyon, vol. 26, Paris, Les Belles Lettres, 1973, 292 p.
- Comptes de construction en Forez au XIV<sup>e</sup> siècle, La construction au Moyen Age, Actes du Congrès de la Société des Historiens médiévistes, Besançon 1972, 1973, p. 15-36.
- Les archives de la cure de Marclopt 1418-1794, Bulletin de la Diana, 1973, t. XLIII, n°1, p. 31-35.
- Un terrier forézien inédit (1561), Mélanges offerts à Edouard Perroy, 1973, p. 331-349.
- Quelques noms de lieux foréziens, Etudes Foréziennes, VI, Le Forez linguistique, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1973, p. 13-20.

#### 1974

- En collaboration avec Edouard Perroy et Etienne Fournial : Les Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XXI, Paris, Klincksieck, 1974, 470 p.
- Documents linguistiques du Forez, 1260-1498, Documents linguistiques de la France (série franco-provençale) publiés par l'Institut de linguistique romane de Lyon, Paris, Editions du C.N.R.S., 1974, 440 p.
- Etat d'un parler franco-provençal dans un village forézien en 1974 (Poncins), Revue d'Ethnographie Française, 1974, p. 271-286.
- Enregistrement des testaments de prêtres foréziens du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, Mélanges Roger Aubenas, Université de Montpellier-I, Faculté de droit et des sciences économiques, Recueil des Mémoires et travaux publiés par la Société d'histoire du droit et des Institutions des anciens pays de droit écrit, 1974, p. 351-361.
- L'amour au pays de l'Astrée, Hommage à Monseigneur Pierre Gardette, Revue de Linguistique Romane, t. 38, n°149-150-151-152, janvier-décembre 1974, p. 223-230.

- Les surnoms en Forez au XVe siècle d'après les testaments, Actes du 95e Congrès des sociétés Savantes, Reims, 1970, Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, Bibliothèque Nationale, 1974, p. 27-44.
- Monseigneur Gardette (1906-1973), Bulletin de la Diana, 1974, t. XLIII, n°5, p. 173-175.
- Le journal des dépenses du voyage à Paris des enfants du comte Jean I<sup>er</sup>, Jean et Renaud, 1322-1323, Bulletin de la Diana, 1974, t. XLIII, n° 7, p. 219-236.
- Quelques archives paysannes, Bulletin de la Diana, 1974, t. XLIII, n°8, p. 337-341.

### 1975

- En collaboration avec Edouard Perroy et Etienne Fournial : Chartes du Forez antérieures au XIVe siècle, t. XXII, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1975, 432 p., ill.
- Construction en Forez au Moyen Age : techniques, matériaux, outils et instruments. Les artisans., Actes du 98<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes, Saint-Etienne, 1973, Section archéologie, Paris, 1975, p. 349-360.
- Quelques aspects des testaments des prêtres foréziens in Aspects de la vie religieuse en Forez, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1975, p. 59-74.
- Dossier d'archives privées données aux Archives Départementales de la Loire, Bulletin de la Diana, 1975, t. XLIV, n°4, p. 153-158.
- Quelques archives paysannes (concernant les familles Oriol, Sabot, de Colombier et le collège de Tournon, Association des Amis de Bourg-Argental, n°19, juillet 1975, p. 3.
- Le passé du Forez. Rappel succinct de l'histoire médiévale, des monuments artistiques, des sources d'archives et de la bibliographie, Association des Amis de Bourg-Argental, n°19, juillet 1975, p. 6-9.

### 1976

- Les femmes de mon village, hier et aujourd'hui, Le monde alpin et rhodanien, 1976, revue régionale d'ethnologie, 4<sup>e</sup> année, n°3-4, p. 115-125.
- Rôle de la levée de la dîme du vin en 1708 à Reyrieux et à Parcieux, Journées internationales de la Société d'histoire du droit, 1976, 54<sup>e</sup> année, n° 4, p. 652 et Bulletin du Centre histoire régionale de Saint-Etienne, 1979, n°1, p. 5-11.
- Un orage fiscal en 1649, Bulletin de la Diana, 1976, t. XLIV, n°6, p. 247-249.
- Un inventaire paysan en Lyonnais à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Mélanges Carl Théodor Gossen, 1976, t. I, p. 283-295.
- Le passé et nous, Association des Amis de Bourg-Argental, 1976, n°11, p. 2-6, n°23, p. 2-6, n° 24, p. 3-5 et, tiré à part, 1976, 10 p.
- Que savons-nous sur Saint-Rambert au Moyen Age ?, Revue du musée de Saint-Just-Saint-Rambert, n°1, septembre 1976, 17 p.
- Le folklore et sa contribution à l'étude des patrimoines locaux, Lyon, Stage d'études des patrimoines locaux, 20-21-22 avril 1976, Lyon, Annales du Centre Régional de Documentation Pédagogique, 1976, p. 27-37.
- La vigne en Forez et dans le département de la Loire en 1976, Etudes Foréziennes, VIII, La vie rurale en Forez, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1976, p. 75-91.
- Les étangs en Forez, Hier et Aujourd'hui, 1976, n° 17, p. 3-4, n°18, p. 3-7, n°19, p. 3-8, n°20, p. 3-7.

## 1977

- Quelques aspects de la violence au Moyen Age en Forez, Bulletin du Centre d'histoire régionale, Saint-Etienne, 1977, n°2, p. 7-16.
- Les archives Charet de la Chaux, de Saint-Nizier-de-Fornas, Bulletin de la Diana, 1977, t. XLV, n°3, p. 145-149.
- Le français régional dans les villages vigneron foréziens in Les français régionaux, Actes du colloque de Dijon, Paris, Klincksieck, 1977, p. 141-150.
- La vie familiale au Moyen Age, Association des Amis de Bourg-Argental, 1977, n°25, 3 p. non paginé, n°26, p. 1-4, n°27, p. 2-5.
- Quelques renseignements sur Feurs aux temps anciens, Les Amis du Musée de Feurs, 1977, bulletin n°1, p. 5-10.

## 1978

- En collaboration avec Edouard Perroy et Etienne Fournial : Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XXIII, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1978, 416 p.
- Archives familiales du XVIII<sup>e</sup> siècle (Roannais et Forez), Bulletin de la Diana, 1978, t. XLV, n°6, p. 29.
- Un dossier d'archives notariales du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bulletin de la Diana, 1978, n°8, p. 443-446.
- Les Auvergnats de la vallée de Thiers et le Forez au Moyen Age, Mélanges en l'honneur d'Etienne Fournial, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1978, p. 157-165.
- Quelques noms de lieux occitans en Forez, Mélanges offerts à Ch. Camproux, 1978, t. 2, p. 895-905.
- Contes foréziens, Etudes Foréziennes, IX, Aspects de la vie littéraire en Forez, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1978, p. 187-194.
- L'origine des noms de lieux (de Bourg-Argental), Association des Amis de Bourg-Argental, 1977, n°28, 1978, n°29, p. 2-6 et n°30. 2<sup>e</sup> édition, 1980-1981, n°spécial, 40-41, p. 9-26.
- Les origines de nos patronymes, Société des Amis des arts de Charlieu, compte rendu annuel 1978, p. 27-32.
- Noms de personnes à Firminy, Hier et Aujourd'hui, 1978, n°28, p. 41-46.

## 1979

- Violences au Moyen Age en Forez, Actes du 102<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes, Limoges, 1977, Section de philologie et d'histoire du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, Bibliothèque nationale, 1979, t. II, p. 223-231.
- Les noms de famille de la région de Saint-Chamond, Gerval, 1979, n°16, p. 363-366.
- Coutumes de mariage en Forez, textes rassemblés par Marguerite Gonon, Lyon, C.N.R.S. et Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1979, 100 p., pl.
- Parler patois, Association des Amis de Bourg-Argental, 1979, n°36.
- Noms de famille des habitants de Messimy, L'Araire, 1979, n°37, 5 p., non paginé.
- Actes anciens des archives de la mairie de Feurs (XVII<sup>e</sup> siècle - Révolution), Amis du musée de Feurs, 1979, n°2, p. 14-24.

- Desserts savoyards, Actes du 7<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes de Savoie, Conflans, 1976, 1979, p. 47-50.
- Quelques toponymes de Bourg-Argental, Etudes Foréziennes, X, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1979, p. 89-94.
- Présentation de : Paul Pinton : A la veillée (contes, en édition bilingue), Saint-Marcellin, chez l'auteur, 1975.

#### 1980

- Les Bénédictins au jour le jour à Charlieu et dans la région au Moyen Age, Société des Amis des Arts de Charlieu, 1980, p. 26-29.
- En collaboration avec Edouard Perroy : Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, t. XXIV, tables, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1980, 160 p.
- De quelques patronymes de Villefranche-sur-Saône, Bulletin de l'Académie de Villefranche-en-Beaujolais, 1979-1980, p. 45-46.
- La chasse en Forez XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles (d'après les textes publiés), in La chasse au Moyen Age, Colloque de Nice 22-24 juin 1979, 1980, p. 219-227.

#### 1981

- En collaboration avec Yvette Debard : Les noms de famille du canton de Saint-Bonnet-le-Château (Loire), Bulletin des Amis du Vieux Saint-Bonnet, 1981, n°6, p. 2-21 et 45-87.
- Problèmes de toponymie (dans la Loire), Colloques de Balbigny, Roanne et Saint-Etienne, 1977-1978, 1981, p. 245-251.
- Quelques noms de lieux occitans en Forez, Association des Amis de Bourg-Argental, 1980-1981, n°40 et 41, p. 895-905.
- Que veulent dire nos noms de famille ?, Dan l'tan, n°2, 1981, p. 25-28.
- Les croix, Association des Amis de Bourg-Argental, 1981, n°44, p. 13-19.
- Connaissance du Pilat : les croix, Le Journal du parc, n°24, juillet-août 1981, p. 9.

#### 1982

- Transmission des patrimoines au Moyen Age dans les campagnes du Forez, Régimes matrimoniaux, Journées d'études, Lyon, 1982, Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise, 1982, n°3, p. 13-18.
- Enfance en Forez. Les mimis se souviennent, préface de Marguerite Gonon, 1982, 95 p., ill.
- Mariage en Forez, Mémoire Vivante, dires et savoirs populaires, 1982, p. 55-76, ill.

#### 1983

- Les surnoms en Forez jadis (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) et aujourd'hui, Actes du 106<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes, 1981, Bulletin philologique du Comité des Travaux Historiques, Paris, Bibliothèque nationale, 1983, p. 189-198.
- En collaboration avec Louis Bourbon et M. P. de Sorbier : Le château de Montrond, Bulletin de la Diana, 1983, t. XLVIII, n°4, p. 105-107.
- Relations Forez-Beaujolais au XIII<sup>e</sup> siècle, Bulletin de la Diana, t. XLVIII, n°6, p. 287-192.
- Pèlerins et pèlerinages au Moyen Age, Association des Amis de Bourg-Argental, 1982-1983, n°49, p. 3-6.

- Français écorché, patois, dialecte ?, Bulletin des Amis du Vieux Saint-Etienne, 1982, n°127, p. 48-49.
- Il n'y a pas d'acte qui ne nous apprenne quelque chose, Hier et Aujourd'hui, 1983, p. 15-21.
- Quand le Forez priait, Cantons Foréziens, 1983, n° 22, p. 4-5.
- Historique de Panissières, Panissières, Bulletin municipal, n°8, juin 1983, p. 15-17.
- Nom de noms !, La Fouillouse Contacts, n°16, octobre 1983, p. 15.

#### 1984

- Fêtes au Moyen Age en Forez, Bulletin du Centre d'histoire régionale, Saint-Etienne, 1984, n° 1, p. 25-34.
- Prés de fauche et pâturages en Forez au XIII<sup>e</sup> siècle, in Paysages et milieux naturels dans la plaine du Forez, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1984, p. 19-24.
- Le meunier, Bulletin du Centre d'histoire économique et sociale de la région lyonnaise, 1984, n°3-4, p. 21-24.
- Testaments au Moyen Age à Firminy, Hier et Aujourd'hui, 1984, p. 5-10.
- Préface de : Gérard Meunier : Le Forézien...comme il cause...comme il vit, Mizérieux, Editions Claude Bussy Promotion, 1984.

#### 1985

- Le testament de Diane, veuve d'Honoré d'Urfé, Bulletin de la Diana, 1985, t. XLIX, n°2, p. 51-53.
- Manger et boire au Moyen Age, Association des Amis de Bourg-Argental, 1985, n°59, p. 22-24.
- Le français local parlé à Poncins, Travaux de linguistique et de littérature, t. XXIII, 1985, p. 139-248.
- Les origines de nos patronymes, Nouvelles, Le Coteau d'hier et de demain, n°6-7, décembre 1985, p. 9-19, ill.
- Préface de : Enfance en Forez, Feurs, imprimerie forézienne, 1985, 93 p.

#### 1986

- Les relations du Forez avec Thiers du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, Bulletin de la Diana, 1986, t. XLIX, n° 8, p. 307-310.
- Edouard Perroy, Village de Forez, 1986, n°25, p. 2-3.
- Le suffixe germanique -ing dans la toponymie du Forez, Bulletin de la Diana, 1986, t. XLIX, n° 6, p. 221-224.
- Quelques aspects de la vie à la chartreuse de Poleteins en Dombes, au Moyen Age, Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles Lettres de Lyon, 1986, série 3, t. 40, p. 125-131.
- Présentation de : Claude Latta : L'église collégiale Notre-Dame d'Espérance de Montbrison, Village de Forez, Supplément au n° 27, 1986 et, 2<sup>e</sup> édition, Montbrison, Sodag Essertel-Beaurez, 1993.

#### 1987

- Archives du château de Saint-Marcel-de-Félines, Bulletin de la Diana, 1987, t. L, n°1, p. 57-58.

- Les Chartes du Forez antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle, tome 23, publiées par M. Gonon et E. Fournial, Paris, Klincksieck, 1987, 416 p., ill.
- Les patois foréziens, in Forez, de la Madeleine au Pilat, Paris, Christine Benneton Editeur, p. 195-209
- Montchal Argental, Association des Amis de Bourg-Argental, 1986-1987, n°65, p. 8-9, ill.

#### 1989

- Les étoffes en Forez au Moyen Age, Actes du 112<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes, Lyon 1987, Section d'histoire médiévale et de philologie, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1989, p. 149-155.
- Les relations de Thiers avec le Forez au Moyen Age, Bulletin de la Société des études de Thiers, 1989, n°25, p. 3-7.

#### 1990

- Culture matérielle et donations pieuses au Bas Moyen Age en Forez, Actes du Colloque international de Krems-an-der-Donau, 26 septembre 1988, Vienne, Verlag der Osterreichischen Akademie der Wissenschaften, 1990, p. 83-93.
- Le Forez de Marguerite Gonon, Guide du patrimoine rhônalpin n° 16, Lyon, Patrimoine rhônalpin et Saint-Etienne, L.I.G.E.R., 1990, 32 p., ill.
- Quelques aspects du protectionnisme sous Louis XV, Bulletin de la Diana, 1990, t. LI, n°5, p. 297-310.
- Bonjour, Général !, Village de Forez, n°42, avril 1990, p. 3-5.

#### 1991

- Préface (en coll. avec Jean Merley) de : Becdelièvre (René de) et coll. : Enquête sur les structures administratives et les ordres privilégiés en Forez à la veille de la Révolution, Saint-Etienne, Université de Saint-Etienne, C.I.E.R.S.R. et C.R.H., 1991.

#### 1992

- Evolution des idées et du goût en Forez (1600-1770) in L.I.G.E.R. : XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle en Forez, 1600-1770, Montbrison, catalogue d'exposition de la L.I.G.E.R., IV<sup>e</sup> Festival d'histoire de Montbrison, 1992, p. 93-107.
- La maison d'église en Forez au XV<sup>e</sup> siècle in Maisons de Dieu et hommes d'église, Florilège en l'honneur de Pierre-Roger Gaussin, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p. 357-364.
- Des mets et des mots, Bulletin de la Diana, 1992, t. LIII, n°4, p. 191-197.

#### 1994

- Métiers de femmes à Lyon (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), Mélanges de philologie et de littérature médiévales offerts à Michel Burger, Paris, Droz, Publications romanes et françaises, 1994, p. 129-137.
- Frauder le fisc au Moyen Age, Bulletin de la Diana, 1994, t. LIV, n°2, p. 93-99.
- En ce temps-là...(souvenirs de Résistance de Marguerite Gonon), Cahiers d'Histoire, Revue d'histoire des universités de Lyon, Grenoble, Clermont, Saint-Etienne et Chambéry), 1994, tome XXXIX, n°3-4, p. 177-190.

### 1995

- Remèdes de bonne femme, Bulletin de la Diana, 1995, t. LIV, n°5, p. 337-344.
- Dîmes en Forez, Bulletin de la Diana, 1995, t. LIV, n°7, p. 539-543.

### 1996

- Le passé forézien, préface de François Tomas, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1996, 108 p. (recueil d'articles parus dans l'hebdomadaire Paysans de la Loire, accompagnés d'un texte inédit : Les chartes de Forez).

## Noël GARDON et Claude LATTA

Sous le pseudonyme de Camille Saint-Fresne, Marguerite Gonon avait publié dans la revue stéphanoise des Amitiés Foréziennes, dès 1935 et 1937, deux nouvelles à caractère historique qui furent ensuite imprimées à part et données à la Diana par le comte de Neufbourg. C'est Mgr Gardette qui révéla, dans la présentation des premiers travaux de Marguerite Gonon (Le Français moderne, avril 1949, p. 145), que celle-ci avait déjà publié deux textes sous ce nom de Camille Saint-Fresne.

Voici les références bibliographiques de ces deux textes :

- Saint-Fresne (Camille) : Histoire et historiettes du pays forézien. Frère Eustache, chronique du bon vieux temps, Saint-Etienne, Amitiés Foréziennes, 1935 et éditions des Amitiés, 1935, 59 p.
- Saint-Fresne (Camille) : Histoire et historiettes foréziennes. Le marquis de Saint-Vincent, contempteur des inégalités sociales, Saint-Etienne, Amitiés Foréziennes, 1937 et éditions des Amitiés, 1937, 41 p.



## LES ANCETRES DE MARGUERITE GONON

**M**arguerite Gonon était fière de ses racines foréziennes et était attachée à son Forez au point de n'accepter un poste de chercheur au C.N.R.S. qu'à la condition qu'elle pût rester à Poncins, le pays de ses ancêtres maternels, le pays de son enfance, le pays où elle avait appris le patois avec les "drôles" qui allaient à l'école avec elle. "Le plus beau village du monde", disait-elle.

Marguerite Gonon avait accepté de rédiger dans la collection "Patrimoine rhônalpin" une brochure, bien illustrée, qui s'intitulait "le Forez de Marguerite Gonon" : son Forez, celui qu'elle aimait, ses monuments et ses hommes : une vision sentimentale et savante à la fois. Elle savait en parler dans le style plein de verve qui nous permet aujourd'hui de retrouver le son de sa voix.

Partir à la recherche des ancêtres de Marguerite Gonon n'est donc pas un exercice convenu qui se fait par simple goût de la recherche généalogique. Tous ses ancêtres sont foréziens. Les résultats de cette recherche nous montrent la profondeur d'un enracinement auquel l'oeuvre de l'historienne doit sa force et sa saveur.

### 1 - Les Gonon

Les ancêtres paternels de Marguerite Gonon viennent des monts du Matin et de la région qui, de ce côté, borde la plaine du Forez. Ils sont originaires de Saint-Denis-sur-Coise - près de Chazelles-sur-Lyon - où Jean-Pierre Gonon, est granger (métayer) sous le premier Empire. Son fils, Jean Gonon, habite à Saint-Médard où il est, à la fois, cultivateur et tisserand : paysan pauvre, obligé d'exercer un second métier et qui, sans doute, tient un ou deux métiers à tisser.

Puis viennent deux générations de chapeliers : Jean Gonon (né en 1820) et Mathieu Gonon (né en 1850), bisaïeul et aïeul de Marguerite Gonon, qui furent tous deux ouvriers chapeliers. C'est l'époque où la chapellerie est, à Chazelles, une activité importante et prospère : le chapeau est à la mode et le porter fait partie du savoir-vivre !

La classe ouvrière chazelloise est fière de son savoir-faire et souvent gagnée aux utopies sociales. Lorsque j'évoquais le destin de Martin Bernard et d'Eugène Baune, deux quarantehuitards montbrisonnais qui furent députés sous la seconde République, Marguerite Gonon me disait souvent que son grand-père paternel était, lui aussi, par ses opinions, un héritier de 1848, avec tout ce que cela comporte : croyance en la "République universelle", à la fraternité, au progrès, aux vertus de l'instruction...

Les Gonon étaient alliés à des familles de Saint-Galmier (les Duboeuf), de Bellegarde (les Charvolin et les Tissot), de Saint-Médard (les Chomat, Berne et Bruyas). Ils furent d'abord cultivateurs ou journaliers puis vinrent travailler "à la ville" comme chapeliers (Jean et Mathieu Gonon, père et fils) ou ouvrière en soie (Marguerite Duboeuf, épouse de Mathieu Gonon).

### 2 - Les Péronnet

Marguerite Gonon s'est, sans doute, davantage identifiée à sa lignée maternelle qui était de Poncins, près de Feurs : nous sommes là dans la plaine du Forez. Son arrière-grand-père Louis Péronnet et son grand-père, lui aussi nommé Louis Péronnet étaient meuniers à Poncins.

Le grand-père Louis Péronnet (1851-1913) épousa Christine Mignard (1856-1932). Celle-ci semble avoir joué un rôle important auprès de sa petite-fille qui avait dix-huit ans au moment de sa mort : on sait que les relations entre grands-parents et petits-enfants sont souvent privilégiées, en particulier à la campagne où les membres de plusieurs générations vivent ensemble. En tout cas, lorsque Marguerite Gonon entra dans la Résistance, elle prit comme pseudonyme le nom de Christine, celui de sa grand-mère, et cela avait sans doute un sens fort. C'est à "Christine" que "la guerre de Cent Ans" d'Edouard Perroy est dédiée.

Christine Mignard était née à Croizet-sur-Gand en 1856. A 18 ans, elle épousa Louis Péronnet : elle vivait alors à Saint-Cyr-de-Valorges, chez son père. Sa mère était morte depuis deux ans. Christine Mignard s'installa à Poncins avec son mari.

### **3 - Les parents**

Joanny Benoît Gonon (1883-1953) et Marguerite Claudia Péronnet (1885-1968), les parents de Marguerite Gonon, se sont mariés en 1907 à Poncins. Joanny Gonon, fils de Mathieu Gonon et de Marguerite Duboeuf avait 24 ans et était instituteur à la Ricamarie. Marguerite Péronnet, fille de Louis Péronnet et de Christine Mignard avait 21 ans ; son acte de mariage lui donne la profession de couturière. L'un de leurs témoins est Etienne Péronnet, frère de la mariée, né à Poncins mais "industriel à Chazelles-sur-Lyon" : ce qui fait le lien entre Poncins et Chazelles d'où les jeunes mariés étaient originaires.

Marguerite Gonon, née en 1914, était la deuxième enfant de la famille. On lui donna le prénom de sa grand-mère paternelle qui était aussi celui de sa mère.

Nous avons parlé, dans un autre article de ce recueil, des parents de Marguerite Gonon. Avoir un père instituteur puis directeur d'école et combattant de la guerre de 1914-1918, avec lequel on apprend, à la fois l'amour de l'étude et de la patrie ; avoir une mère qui vous apprend l'amour et la langue de son terroir, tout cela est essentiel pour comprendre la formation de la personnalité de Marguerite Gonon.

Les grands-parents et sans doute aussi les parents de Marguerite Gonon reposent dans le cimetière de Poncins, dans le caveau qui est situé contre le mur latéral, à gauche en entrant, non loin de celui du peintre Charles Beauverie que signale une palette sculptée. Il y a là, inscrits dans la pierre les noms de Louis Péronnet et de Christine Mignard et aussi celui de Reine Péronnet, une tante maternelle. On n'a pas inscrit les noms de Joanny Gonon et de Marguerite Péronnet. Celui de Marguerite Gonon ne sera pas inscrit puisqu'elle a donné son corps à la Science. Mais, pour nous, c'est à Poncins, à Feurs et à Montbrison que son souvenir reste. Et, selon la formule célèbre, le véritable "tombeau des morts" n'est-il pas "le coeur des vivants" ?

**Claude LATTA**

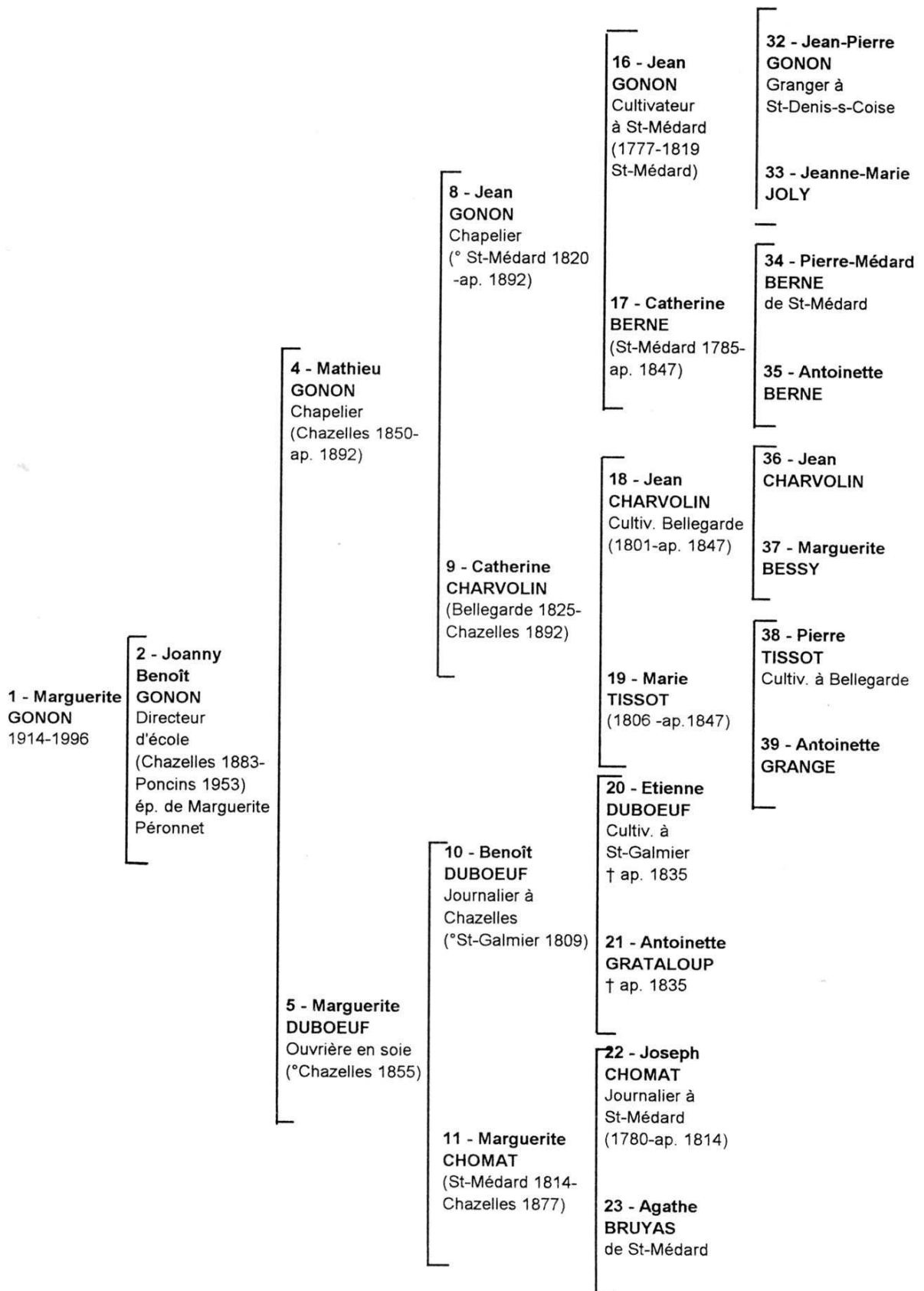
## GENEALOGIE DE MARGUERITE GONON

La liste des ancêtres de Marguerite Gonon est donnée selon la numérotation Sosa-Stradonitz qui est la plus couramment utilisée. Dans cette méthode, on donne le numéro 1 à celui ou celle dont on présente la généalogie. Son père et sa mère ont les numéros 2 et 3. En 4 et 5, on trouve les grands-parents paternels, en 6 et 7, les grands-parents maternels, etc. Dans ce système, à partir du numéro 2, les hommes ont toujours un numéro pair et les femmes un numéro impair. Tout personnage de la liste a pour parents des ancêtres dont le numéro est le double du sien (le père) et le double plus un (la mère). Exemple dans la liste ci-dessous : le 4 (Mathieu Gonon) est le fils de Jean Gonon qui a le n°8 (4 x 2) et de Catherine Charvolin qui a le n°9 (8 + 1)...

Abréviations utilisées : ° : né(e). x : marié(e). + : décédé(e).

1. Gonon (Marguerite), institutrice, chercheur puis ingénieur au C.N.R.S., docteur ès-lettres, historienne (Saint-Etienne, mai 1914 - Feurs, mai 1996).
2. Gonon (Joanny, Benoît), instituteur, directeur d'école (Chazelles-sur-Lyon, 24 avril 1883 - Poncins, 10 mars 1953), x Poncins le 7 novembre 1907.
3. Péronnet (Marguerite Claudia), sans profession, (Poncins, 10 décembre 1885 - 17 février 1968).
4. Gonon (Mathieu), chapelier à Chazelles-sur-Lyon (Chazelles-sur-Lyon, 13 février 1850 - ?), x Chazelles-sur-Lyon le 21 février 1879.
5. Duboeuf (Marguerite), ouvrière en soie à Chazelles-sur-Lyon (Chazelles-sur-Lyon 7 juillet 1855 - ?)
6. Péronnet (Louis), meunier à Poncins (Poncins, 10 novembre 1851 - 22 janvier 1913), x Poncins le 8 octobre 1874.
7. Mignard (Christine, Marie), (Croizet-sur-Gand, 24 juillet 1856 - 19 mars 1932).
8. Gonon (Jean), chapelier à Chazelles-sur-Lyon, (Saint-Médard, 11 juillet 1820 - après 1892), x Bellegarde le 6 mai 1847.
9. Charvolin (Catherine), ménagère (Bellegarde, 13 septembre 1825 - Chazelles-sur-Lyon, 4 août 1892).
10. Duboeuf (Benoît), journalier à Chazelles-sur-Lyon (Saint-Galmier, 24 novembre 1809 - ?), x Saint-Médard, 27 janvier 1835.
11. Chomat (Marguerite), ménagère (Saint-Médard, 5 novembre 1814 - Chazelles-sur-Lyon, 20 juillet 1877).
12. Péronnet (Louis), cultivateur et meunier à Poncins (vers 1820 - ap. 1874).
13. Magat (Benoîte), (vers 1830 - ap. 1874).
14. Mignard (Jean-Marie), cultivateur à Saint-Cyr-de-Valorges (+ ap. 1874).
15. Galichet (Jeanne Marie Louise), cultivatrice (+ le 10 mai 1872 à Saint-Cyr-de-Valorges).
16. Gonon (Jean), tisserand et cultivateur à Saint-Médard, (1777 - + Saint-Médard, le 24 octobre 1819).

17. Berne (Catherine), cultivatrice à Saint-Médard, (Saint-Médard, 11 février 1785 - + ap. 1847).
18. Charvolin (Jean), propriétaire cultivateur "au dessus du Rasset", à Bellegarde (1801 - + ap. 1847).
19. Tissot (Marie), cultivatrice à Bellegarde-en-Forez (1806 - + ap. 1847).
20. Duboeuf (Etienne), cultivateur à Saint-Galmier puis à Pomeys (Rhône), (+ ap. 1835).
21. Grataloup (Antoinette), cultivatrice à Saint-Galmier puis à Pomeys (+ ap. 1835).
22. Chomat (Joseph), Journalier à Boironnière, Saint-Médard (1780 - ap. 1814).
23. Bruyas (Agathe), de Saint-Médard.
24. Péronnet
25. ?
26. Magat
27. ?
28. Mignard
29. ?
30. Galichet
31. ?
32. Gonon (Jean-Pierre), granger à Saint-Denis-sur-Coise (+ av. 1810)
33. Joly (Jeanne Marie), de Saint-Médard, (+ ap. 1810).
34. Berne (Pierre Médard), de Saint-Médard (+ ap. 1810).
35. Berne (Antoinette), de Saint-Médard (° av. 1810).
36. Charvolin (Jean), (+ av. 1823)
37. Bessy (Marguerite), cultivatrice (+ av. 1823).
38. Tissot (Pierre), propriétaire cultivateur à Bellegarde (+ ap. 1823).
39. Grange (Antoinette), cultivatrice (+ ap. 1823).



1 - Marguerite  
GONON

3 - Marguerite  
Claudia  
PERONNET  
(Poncins 1885-1968)  
ép. Joanny Gonon

6 - Louis  
PERONNET  
Meunier  
(Poncins 1851-1913)

7 - Christine  
Marie  
MIGNARD  
(Croizet 1856-Poncins 1932)

12 - Louis  
PERONNET  
Meunier et  
cultivateur  
° v. 1820

13 - Benoîte  
MAGAT  
° v. 1830

14 - Jean Marie  
MIGNARD  
Cultivateur à  
Saint-Cyr-de-Valorges  
† ap. 1874

15 - Jeanne  
Marie Louise  
GALICHET  
† St-Cyr-de-Valorges  
v. 1872



Marguerite Gonon, institutrice à Arthun, 1935

(archives Mme Flachet, Arthun)



Marguerite Gonon, institutrice à Arthun, 1937

(archives Mme Flachet, Arthun)

## TABLE

<i>A Marguerite, Gonon en hommage</i>	Robert Périchon	p. 4
<i>Une historienne, une femme dans l'Histoire, Marguerite Gonon (1914-1996)</i>	Claude Latta	p. 7
<i>Marguerite Gonon et l'histoire du Moyen Age</i>	Marie-Thérèse Lorcin	p. 16
<i>Marguerite Gonon et la Diana</i>	Francisque Ferret	p. 21
<i>Marguerite Gonon, l'universitaire</i>	Didier Nourrisson	p. 24
<i>Marguerite Gonon et la Résistance</i>	Colonel René Gentgen	p. 26
<i>Marguerite Gonon et le monde agricole</i>	René de Becdelièvre	p. 37
<i>Marguerite Gonon et Néronde</i>	René Berchoud	p. 38
<i>Témoignage</i>	Marie Grange	p. 41
<i>Marguerite Gonon : bibliographie</i>	Claude Latta - Noël Gardon	p. 42
<i>Les ancêtres de Marguerite Gonon</i>	Claude Latta	p. 53
<i>Généalogie de Marguerite Gonon</i>	Claude Latta	p. 55